Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/desaintpauljesus0000vari

DE SAINT PAUL

A

JÉSUS-CHRIST

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droit
de reproduction et de traduction en France et dans tou
les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (sec
tion de la librairie) en février 1899.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4636.

P.-H. CLÉRISSAC

DES FF. PRÊCHEURS

DE SAINT PAUL

A

JÉSUS-CHRIST

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1899

Tous droits réservés.

DEC 14
#49

APPROBATION

Nous, soussignés, avons, par commission du T. R. P. Provincial, lu l'ouvrage intitulé : De saint Paul à Jésus-Christ, *par le* R. P. H. Clérissac, *et l'avons jugé digne de l'impression.*

Lyon, ce 9 octobre 1898, en la fête de saint Denys l'Aréopagite.

F. M.-J. Belon,
maître en théologie,
des FF. Prêcheurs,
professeur aux Facultés catholiques.

F. B. Clavère,
maître en théologie,
des FF. Prêcheurs.

Imprimatur,
F. A. Laboré,
des FF. Prêcheurs, Provinc. prov. Lugd.

IDE SAINT PAUL A JÉSUS-CHRIST

AVANT-PROPOS

On dirait que, *pour les habiles, il est plus ifficile d'humaniser saint Paul que Jésus-hrist lui-même.* Si l'on veut bien entendre tte remarque, tout ce que je désire obtenir ns ce petit livre m'est assuré d'avance, car st d'elle que les pages qui vont suivre sont rties.

Oui, il semble plus difficile aux habiles, à ux que saint Paul eût appelés les sages du ècle, de réduire à des proportions simplement terrestres l'apôtre que le Maître. Com-

ment cela? A la vérité, l'un est homme, l'autre est Dieu. Mais Jésus est un fait et une affirmation; Paul n'est que lutte et conquête. Jésus est harmonie et sérénité; Paul n'est que véhémence et contraste.

Il en résulte que si les esprits droits et les cœurs simples reconnaissent sans peine dans le fait qui est Jésus l'affirmation de Dieu en personne, au contraire les sages et les habiles peuvent n'y saluer, avec une sympathie affectée, que la forme provisoirement la plus haute de l'idéal humain.

Or, il est précisément impossible de faire à saint Paul cette commode auréole : son caractère contredit, repousse ce prétendu idéal, et j'imagine que si ce mot eût pu se rencontrer sous sa plume, il l'eût, de la pointe de son stylet, vidé de toutes les fantaisies que la littérature sceptique y renferme.

D'autre part, — et c'est là tout mon argu-

ment, — saint Paul lui-même est plus et autre chose qu'un type idéal, dans le sens simplement humain de ce mot : il faut donc l'expliquer, et, pour le sceptique, voilà l'écueil! Qu'on me permette de développer ma pensée.

Jésus est un fait transcendant, puisqu'en lui Dieu s'unit personnellement à l'homme. Mais c'est cette transcendance même qui permet l'équivoque à ceux qui ne peuvent aller jusqu'à l'acte de foi, et les fait se retrancher, comme en un dernier refuge, dans de vagues et peu sincères hommages. Il y a, nous disent-ils, tant de faits, dont la science historique, encore à ses débuts, ne nous révèle pas toutes les causes! — Or le moyen d'en agir de la sorte avec saint Paul? Il faut bien reconnaître qu'il est un homme comme les autres, vivant en pleine réalité terrestre, luttant en pleine mêlée humaine : et pourtant, il porte au front, bien mieux que Moïse, un rayon qu'on ne peut obscurcir et

qui emprunte toute sa splendeur à Jésus-Christ.

Jésus est un fait d'une simplicité lumineuse ; il est une affirmation d'une majestueuse et immuable tranquillité. Pour tout esprit droit, de quelle force cette simplicité et cette majesté ne relèvent-elles pas la vérité *objective* de la divinité du Christ ! A vrai dire, Jésus ne discute pas, pour la bonne raison que sa parole ne saurait laisser de place à la réplique et qu'il n'y a de discussion proprement dite qu'entre des esprits également sûrs de leur pensée, et Jésus est incomparablement sûr de la sienne ; tout au plus il objurgue, il anathématise, et ce n'est point là discuter, car la foudre ne discute point.

Mais tandis que nous adorons en lui la vérité essentielle, les habiles murmurent une explication sentimentale.

Saint Paul, au contraire, est un fait réfractaire à toute interprétation sentimentale ; c'est

un soldat dialecticien; son activité est invincible, son audace héroïque; ses colères sont justes et saintes, ses tristesses profondes, ses enthousiasmes magnifiques; sa prévoyance, sa vigilance jamais surprises, comme celles d'un vrai père; — ses ordres précis et pratiques comme ceux d'un vrai chef; — ses conseils et ses tendresses enfin sont d'une mère.

Et pourtant toute cette vie si réelle et si intense remonte à une source qui jaillit plus haut que les sommets d'ici-bas. Ce n'est point la supériorité d'un caractère et d'un génie hors de pair : c'est, pour le dire sans tarder, l'influence unique de Jésus-Christ qui explique saint Paul. L'apôtre est le reflet du Christ comme d'autres personnages évangéliques furent son ombre. Il achève le Christ et l'Évangile dans les faits et dans la doctrine, il les traduit en sa personne et en sa parole; il approfondit et entr'ouvre les mystères les plus augustes de la révélation

chrétienne, il en renouvelle, avec une force combien pressante! les insinuations les plus délicates et les préceptes les plus forts. En telle sorte que Jésus-Christ, dont la simplicité divine souffre les explications compliquées et suspectes, dont l'affirmation divine rencontre les négations intéressées, dont la sérénité divine se prête aux lâches et inquiètes désertions, prend sa revanche dans saint Paul. Il devient indéniable dans son apôtre, qui est ainsi deux fois son vase d'élection et son trophée! L'on voit en quel sens j'ai voulu dire qu'il est plus difficile d'humaniser saint Paul que Jésus-Christ même.

Et combien l'histoire de la négation contemporaine ne me donne-t-elle pas raison! La négation a feint d'admirer et de s'attendrir devant le Christ; mais, impuissante à farder le type trop réel et trop fort d'un saint Paul, elle n'a pas contenu son dépit, elle s'est prise à le haïr franchement. Elle appelait le Christ « un charmant

rabbi », elle appelle Paul « le laid petit Juif ». C'est un commentaire audacieux et mesquin des aveux si simples et si dignes de Paul lui-même sur es insuffisances de son aspect physique. Saint Paul a voulu, en travaillant de ses mains, n'être à charge à personne et gagner l'indépendance de sa parole d'apôtre plus encore que le pain de son corps. J'eusse baisé ces mains vénérables durcies à la fabrication des tentes ! Mais a négation n'a que hauteur et mépris pour « le tapissier Paul », qui sans doute n'est qu'un déclassé pour elle. Heureusement, Bossuet avait d'avance donné la réplique, quand il s'écriait à ce propos : « Que l'ancienne Rome ne ne vante plus ses dictateurs pris à la charrue ui ne quittaient leur commandement que pour etourner à leur labourage : je vois quelque hose de plus merveilleux en la personne de non grand Apôtre » (*Panég. de saint Paul*, ome II, édit. Lebarq.). La critique, il est

vrai, n'a pas plus de sympathie pour Bossuet que pour le grand apôtre ouvrier.

Du moins, la foi de saint Paul, cette foi qui a transporté, non pas des montagnes, mais tout un monde, cette foi si vivante, si expansive et si militante, cette foi sublime qui a vu tomber devant son regard, un instant, le voile même de l'infini, cette foi si délicate, si intime et si tendre, cette foi jalouse de son intégrité et de son honneur comme le soldat l'est de son drapeau, a-t-elle trouvé grâce devant la négation et la critique? Non. Celle-ci juge Paul « fier, raide et cassant ». En vérité, c'est grand dommage! Et elle déclare qu'« il croit lourdement ».

Enfin, n'en pouvant tirer d'autre vengeance, la négation se forge l'inefficace plaisir de rêver d'un Paul désabusé et vaincu : « Nous aimerions à rêver Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du dé-

senchantement de la vieillesse ; il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une fois encore des yeux, et notre incrédulité douce aurait sa petite revanche si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré (disons mieux, tranquille) sur quelque rivage ou quelque route de l'Espagne, en disant lui aussi : *Ergo erravi...* (1). » S'il fallait prendre au sérieux ces vaines paroles, on pourrait rapprocher le sentiment qu'elles traduisent de celui que durent éprouver les geôliers de Napoléon l'emmenant vers Sainte-Hélène, — avec cette réserve toutefois que la haine des ennemis du conquérant moderne était autrement saine et habile.

Oui, bien imprudente et malhabile vraiment, cette antipathie pour saint Paul. Elle nous révèle ce qu'il y avait de sincère dans les for-

(1) On reconnaît ces citations, que j'emprunte à l'impartiale étude de M. Séailles.

mules caressantes dont on usait à l'égard du Maître de Paul, de celui qu'il appelait *sa vie*, et pour lequel il brûlait de mourir. J'ai peur que les sentiments de la critique ne soient les mêmes pour le Maître et le Disciple : seulement, tandis que Jésus a supporté le baiser de Judas, on ne se figure pas saint Paul endurant le baiser d'un traître. C'est peut-être l'unique raison de la différence du langage à l'égard de Paul et de Jésus-Christ.

J'ose donc penser que toute polémique sur les Évangiles et leur authenticité est beaucoup moins opportune, presque inutile aujourd'hui. L'étude de saint Paul, au contraire, semble surtout indiquée pour l'heure présente. Les catholiques ne se rendent pas assez compte qu'ils ont, en matière d'histoire évangélique, non seulement repris leurs positions, mais gagné de grands avantages; peut-être a-t-on le droit de dire qu'ils ont mis trop de temps

et dépensé trop de forces à se défendre de ce côté, et la critique nous a trop souvent raillés à bon droit d'avoir pris au tragique ses menaçants oracles.

D'autre part, nous pouvons nous faire, dans une certaine mesure, à nous aussi le reproche d'avoir trop humanisé le Christ. Non, l'Évangile n'a pas été seulement écrit pour le cœur, encore moins pour l'imagination, mais d'abord et surtout pour l'intelligence. Renvoyons aux boutiques d'où elles viennent les fades images du Christ, et ne soyons pas effarouchés quant l'art fait un consciencieux effort pour nous restituer la vraie histoire évangélique. Et quand la grande théologie catholique, ou le vrai et large ascétisme des beaux siècles de l'Église nous rappellent à une vie plus réellement fondée sur le dogme, plus directement inspirée de lui et nourrie de lui, plus dégagée des conventions et des petits cadres, que faudrait-il penser de nous, si nous

ne comprenions pas ces appels et ces signes de la Vérité et de la Vie ? Eh bien, c'est l'étude de saint Paul, sauvegardée du péril d'erreur par le respect de la tradition catholique, soutenue par la foi humble et prudente, assimilée par l'amour, qui nous fera cette religion complète que seule ceux du dehors estiment aujourd'hui, et nous envient, et nous demandent.

Voilà l'idée dont se réclame ce petit livre, et à la réalisation de laquelle il veut contribuer : mais je me hâte de dire que ses visées sont forcément modestes, et limitées à cette catégorie de jeunes hommes dont, après la première éducation, la foi souffre tout à coup, parce qu'elle croit se rendre compte d'elle-même et qu'elle se découvre tant d'obscurités : au contraire, elle se connaît trop peu. Encore, ne puis-je, dans les bornes de cette étude, leur donner l'interprétation de tous les écrits de saint Paul : je ne veux que les introduire auprès de lui, afin que

lui-même les introduise à Jésus-Christ. Ce ne peut être une méprise de demander la leçon de l'acte de foi au Docteur de la Gentilité.

J'ai écrit ces pages en pensant à tant de jeunes amis de France, à qui je les voudrais savoir bienfaisantes, — et aussi à de chers jeunes hommes laissés en Italie, dont l'amitié n'est pas un de mes moins bons souvenirs de Florence et de Naples. Dans le nombre plusieurs ont le nom de Paul. Je dédie ce livre à tous les *Paoli* que le lecteur connaît et qu'il aime.

CHAPITRE PREMIER

TABLEAU BIOGRAPHIQUE

§ I. — LES ORIGINES

L'histoire de saint Paul est faite désormais, et mon but n'est pas de la refaire. Peut-être, par cela même, m'est-il plus facile de présenter ici une esquisse de cette vie, dont la certitude puisse égaler la clarté : car il m'a suffi de consulter avec beaucoup de soin et de contrôler les uns par les autres les récents historiens, — tant protestants que catholiques, — des origines de l'Église et des siècles de persécution, pour voir de leurs recherches — qui sans se

répéter sur les faits, ne se contredisent à vrai dire point — se dégager et se ranger d'elles-mêmes sous ma plume, dans un ordre plus que vraisemblable, les grandes lignes de l'histoire de saint Paul.

Paul était, à fort peu d'années près, le contemporain du Seigneur. Sa famille, originaire de Giscala, d'après saint Jérôme, mais émigrée en Cilicie dès les premiers temps de la conquête romaine, n'avait rien perdu de son attachement à la foi nationale. Dans une de ses lettres saint Paul a revendiqué, au profit de son argumentation, la pureté de sa descendance judaïque (1). Il eût pu s'en prévaloir sans réserve, car, on le sait trop peu, la pureté de la race, en tout homme noble ou manant, est toujours une grandeur et une force.

Tarse n'étant point un municipe, il est difficile de savoir par quel privilège le titre de

(1) Il appartenait à la tribu de Benjamin (Philip., III, 5).

itoyen (1) fut transmis à l'Apôtre futur. Saul ut également pourvu d'un nom grec (Paul) uivant l'usage adopté par les Juifs hellénistes, our la commodité des relations sociales. A ause des défilés du Taurus et de la grande oute de Syrie, dont elle était le débouché, et l'ailleurs toute voisine de la mer, Tarse était e centre d'un commerce florissant et la célé- rité de ses écoles à peine inférieure à celle les écoles d'Athènes. Mais il est superflu de echercher quelle dut être l'influence d'un tel nilieu sur l'âme de Saul : dans son discours au peuple de Jérusalem en 58, saint Paul déclare u'il a été « nourri et élevé » dans cette même ille de Jérusalem ; seule, une interprétation autive du texte grec a pu voir dans ce passage

(1) Toutefois, au temps de saint Paul, le droit de cité était octroyé pour des services que nous jugerions assez peu exceptionnels, comme d'avoir donné trois enfants à la société, à moins que ce ne fût par suite de l'affranchissement, qui conduisait en effet au droit de cité. (Fustel de Coulanges, *Cité Antique*, livre V, ch. II.)

l'indication de sa ville natale (1). Tout au plus, si l'on y tient, Paul a passé par l'école juive de Tarse, école exclusive de tout élément païen et purement confessionnelle.

Ce n'était point par un long contact que la révélation des misères du paganisme devait se faire à cette âme que Dieu se voulait garder si haute, si ardente et si pure. Les deux ou trois citations profanes que l'on trouve dans un discours de saint Paul (Act., XVII, 28) et dans deux de ses lettres (I Cor., XV, 33 ; — Tit., I, 12) ne sont point le signe d'une vraie culture hellénique. Ses parents ont dû rêver plutôt pour le jeune Saul une renommée de scribe savant. L'on ne peut dire s'il trouva ou s'il accompagna à Jérusalem cette sœur que les Actes nous y montrent plus tard mariée. Suffisamment exercé, comme tous les enfants juifs, à la pratique d'un art manuel, le voilà « aux pieds de Gamaliel », cet homme doux et

(1) Ἐν τῇ πόλει ταύτῃ : dans cette ville-ci (Act., XXII, 3).

ge, ce maître éloquent, petit-fils de celui
'on pourrait appeler tout à la fois le Platon
l'Aristote de la synagogue, le grand Hillel,
nt il continuait l'enseignement exact, élevé,
cueillant aussi et libéral à l'égard de la sa-
sse grecque. Au 1er chapitre de sa lettre aux
lates, saint Paul fait allusion à ses succès
école.

Je me plais à prêter à l'ardent jeune homme
ui sera bientôt le juge, et presque le bour-
au d'Étienne, un charme supérieur, que
elques traits mal compris de la peinture qui
us est restée de sa vieillesse lui ont fait
fuser (1). Grêle et délicat, mais d'une riche
ganisation nerveuse, Saul laisse voir dans le
u de ses regards et la fermeté de sa physio-
mie l'intelligence la plus pénétrante et la
lonté la plus profonde. L'on remarquera
ssi que l'école de Gamaliel était justement

1) Voir plus loin le portrait de saint Paul d'après Nicé-
ore Calliste.

le contraire d'une pépinière d'illuminés, et je me propose de noter soigneusement un peu plus loin les vrais caractères du fanatisme de Saul, qui, loin de rien impliquer d'anormal, n'eut, je l'ose dire, rien que de grand et de fort.

Je ne puis douter que Saul n'ait rencontré une fois au moins le Seigneur sur les routes de la Palestine ou sous les portiques du Temple: mais l'impression de cette rencontre du Christ s'émousse sur l'âme des intellectuels. Même absent de la capitale, Paul n'ignora point la mort tragique de Jésus. Et lorsque, quelques mois après (décembre de l'an 33), Étienne, le diacre si parfait et le condisciple de Saul à l'école de Gamaliel, est traduit devant le Sanhédrin, Saul nous apparaît tout à coup investi d'une véritable autorité, à moins que ce ne soit de quelque office juridique secondaire, car, nous disent les *Actes*, « Saul avait approuvé le meurtre d'Étienne » et il présida à son exécution. Cette

placable dureté du jeune scribe achève en
le type superbe du zélateur de la Loi.

Dès lors, Paul se fait le prosélyte errant et
doutable de cette loi. Pilate avait solennelle-
ent reconnu aux Juifs le droit d'appliquer,
matière religieuse, les pénalités mosaïques
aint Jean, XVIII, 31). Saul obtient un mandat
Grand-Conseil et part à la poursuite des
sciples de Jésus : c'est la religion de Saul,
nséquente et active, qui lui révèle le péril de
schisme, lui fait haïr ces doux exaltés et
érer dans leurs rangs ces razzias d'hommes
de femmes que les juges sont peut-être plus
nés que Saul lui-même de voir traîner de-
nt eux. C'est lui, si l'on veut, le premier et
moins imitable des inquisiteurs. Entre les
nées 35 et 37, nous le voyons un jour sur
ne des voies romaines qui mènent à Damas :
te ville compte 50.000 juifs qui, à cette épo-
e, y jouissent d'une réelle autonomie. Saul
nt épurer des faux frères chrétiens cette

illustre communauté (1). Jésus l'attend, pour le vaincre, dans cette magnifique chevauchée, où, sous le long manteau et les philactères du pharisien, son âme respire une rage froide, dont la silencieuse menace est pire que tous les éclats.

Ce n'est pas assez du coup de la grâce qui le renverse : pendant trois jours Saul est maintenu immobile sous la serre puissante de Dieu. Baptisé, aussitôt, comme la Samaritaine, il prêche son maître et jusque dans les synagogues de la ville, tant ce changement a peu amoindri ses belles énergies. Après quelques jours, il se sent poussé vers la solitude, « en Arabie, » a-t-il dit lui-même (2). Ce nom indiquant non-seulement la partie orientale de la Palestine, mais encore des régions plus élevées que Damas,

(1) M. Fouard, bien à tort, le montre préoccupé à ce moment de la perspective d'un triomphe personnel.

(2) Nous ne pouvons croire, — et ce sentiment n'est pas seulement le nôtre, — que ces trois années, dont l'emploi n'est spécifié nulle part, aient été un temps de solitude absolue ni de silence total pour l'Apôtre.

e préfère admettre que Saul a passé ses trois nnées de retraite non loin de cette ville. Cela eul nous explique le texte sommaire de saint uc (Act., IX, 23) qui rapproche de la conver- ion de Saul son évasion furtive de Damas, rrivée au bout des trois ans. C'est donc seule- nent vers l'an 39 que Saul fait sa première visite à Jérusalem. Il y voit Pierre pendant quinze jours. Tandis que la défiance des frères à son égard tombe sans peine, sur le témoi- gnage de Barnabé, les Juifs hellénistes, à qui il tente d'annoncer le Christ, ces civilisés pré- tentieux aux croyances plus ou moins énervées, en veulent à sa vie ; mais Jésus lui-même, — l'Apôtre l'a raconté plus tard, — lui donne à ce moment le signal du départ pour sa mission parmi les Gentils (Act., XXII, 17).

§ II. — L'APOSTOLAT ET LA MORT

La seconde partie de la vie de saint Paul, qui comprend plus de trente années d'apostolat, est un sujet inépuisable de réflexions, d'études, de passionnantes conjectures. La prodigieuse variété des événements y fait avec la surhumaine égalité ou plutôt la croissante sainteté du héros un contraste qui défie, pour l'intérêt et la beauté, je ne dis point les odyssées du paganisme, mais les plus authentiques récits d'héroïques aventures, d'exploration et de conquête scientifiques.

Si quelques esprits difficiles voulaient reprocher à l'Évangile d'être trop local, le petit livre des *Actes* et les Épîtres de saint Paul sont là pour les dédommager et les satisfaire. La bonne nouvelle de la Révélation chrétienne

e Dieu confie à Paul, on la peut comparer à
s messages confiés à la mer par les survivants
s naufrages. Rien de plus pathétique ni de
ıs pressant que ces lignes au crayon enfermées
ns un vase fragile, et ce sont les mille hasards
ribles de la tempête qui les porteront à des-
ation! Le vase fragile, mais qui flotte tou-
ırs, le « vase d'élection » qui heurte d'un
rage à l'autre, non sans laisser voir à quel-
es regards au moins le grand secret qu'il
ntient, c'est notre Apôtre. En vérité, Dieu
a-t-il point su mettre à l'origine de son
glise la plus véritable et la plus merveilleuse
opée?

Toutefois, durant la période de dix années
9-49) qui suivit l'apparition du scribe con-
rti à Jérusalem, l'œuvre de Paul semble avoir
é un travail d'observation plutôt que d'en-
eprise : sans doute, il agit, il prêche, et déjà
parole est reçue comme celle d'un apôtre,
ais son action est visiblement contenue. Je

dirais volontiers que sa prédication alors c'est surtout lui-même : il n'a qu'à paraître, à se laisser voir, pour être un témoignage au Christ.

De Jérusalem, après une halte à Césarée, il gagne Tarse; Barnabé vient l'y trouver, le conduit à Antioche, d'où, un an après, tous les deux vont porter des secours à l'église de Jérusalem éprouvée par la famine qui marqua les premières années de Claude. Mais ce ne fut qu'une visite de charité, et saint Paul, revenant plus tard sur cette période, pensait être resté à peu près un inconnu pour les Églises de Judée (1).

En réalité, il lui manquait un dernier pouvoir, car c'est après la solennelle imposition des mains qui lui est conférée dans l'église d'Antioche, vers l'an 50, que commencent ses plus grands travaux (2). Chypre, l'île de Vénus,

(1) Gal., I, 22.

(2) Il s'agit ici de la consécration épiscopale, car nous voyons l'Apôtre, dès la fin de la première mission en Galatie, ordonner lui-même des prêtres.

nt le culte y revêtait des formes moitié asia-
ues, moitié grecques, et plus répugnantes
e les amateurs de mythologie ne le pourraient
oire, Chypre, qui était en vue de Tarse et à
quelle Paul avait dû souvent songer, fut la
emière station qu'il choisit, à moins que
arnabé, Cypriote lui-même, ne la lui eût
ésignée. Ils en parcourent les quinze cités,
ais ils ne peuvent atteindre que les Juifs.

Cependant Paul y fait une première et écla-
nte conquête sur le paganisme. Singulière et
tachante figure que celle de ce proconsul Ser-
ius Paulus, qui, dégoûté du sensualisme païen,
emandait à l'occultisme les secrets de l'âme,
t se rend de si bonne foi à la lumière du
Christ ! Il est vrai que saint Luc nous avertit
que c'était un homme « sensé ». Paul confond
par un miracle le mage familier du proconsul,
puis, sans égard pour l'amitié de cette illustre
recrue, il ne tarde pas à quitter l'île. Il veut
pénétrer par la Pamphylie dans cette agglo-

mération de petits peuples qu'on appela plus tard l'Asie Mineure.

Il remonte de Perge vers la Galatie ; Antioche de Pisidie s'agite tout entière à sa parole comme une magnifique moisson sous le vent; une intrigue des Juifs qui se retournent contre lui l'oblige à partir, non sans avoir recueilli de grands fruits parmi les païens; mêmes promesses, mêmes fruits, mêmes obstacles aussi à Iconium. A Lystres, Paul et Barnabé sont pris pour des dieux; leurs ennemis d'Antioche et d'Iconium les y poursuivent, finalement Paul est lapidé et laissé pour mort; il se relève d'autant plus sûr de sa force, il est le lendemain à Derbé, où ses discours font des prodiges. Malgré tant de sujets de craindre, c'est par la même route qu'ils reviennent pour s'embarquer à Attalie; sur leur passage ils organisent définitivement les Églises. L'année 52 les revoit à Antioche de Syrie.

Voilà la brèche faite dans le paganisme. Paul

présente les résultats de cette campagne, avec une défiance qui mérite d'être remarquée (1), à l'assemblée conciliaire de Jérusalem : il y appuie de son expérience, ou même il y provoque, la décision qui rend désormais surérogatoires les observances mosaïques, décision qui donne elle-même un appui définitif à la tactique toujours suivie par l'Apôtre : ne déférer à ces observances périmées que dans la mesure exigée par les intérêts supérieurs de son ministère. Ce sera là sa grande force contre les judaïsants à outrance, contre Pierre lui-même (2).

En même temps sa mission auprès des Gentils est reconnue; et, comme si la plénitude de son initiative lui était rendue, Paul tente une seconde expédition qui le porte, cette fois, au cœur du monde païen.

(1) Gal., II, 2.

(2) La nature impulsive de Pierre se retrouve encore dans la légère inconséquence de conduite qui lui attirera trois ans plus tard, à Antioche, la réprimande de Paul. M. Fouard place cet incident bientôt après le Concile.

Qui dira les pensées qui l'agitent, les désirs qui le transportent? Je crois entendre résonner dans sa grande âme un hymne à « la vérité qui rend libre » : c'est cette Vérité libératrice qu'il va donner aux Juifs esclaves de la lettre, aux Grecs esclaves des sens, et le décret de Jérusalem deviendra sur ses lèvres la charte d'affranchissement de tous les hommes. J'imagine qu'il avait dans ce second voyage un but précis : la belle et héroïque Ionie avec Éphèse, sa capitale, et les villes qui devaient être un jour les sept Églises de l'Apocalypse. Lorsque, en effet, après avoir visité ses chères Églises de Lystres, d'Iconium, de Derbé, et s'être avancé dans le pays des Galates (1), il pense toucher à l'Ionie, la voix de l'Esprit l'arrête. Que l'on entrevoit de sens profond dans cette défense (2)! Il veut alors remonter vers la Bithynie : autre contre-ordre d'en-Haut. Dieu le dirige, par

(1) Dans son premier voyage, il ne parcourut que la Galatie proprement dite.

(2) Cf. la note de la page 199.

Macédoine, vers Athènes et Corinthe. A Philippes, Paul est flagellé et mis aux fers : Thessalonique et à Bérée il attire à la foi une ule de personnes distinguées. Mais les juifs, jui il s'adresse toujours en premier lieu (1), doutent, combattent, ruinent par les plus lieuses violences son influence déjà triom-nante. Il se fait conduire directement à Athè-es. Que le lecteur n'attende point ici de pro-iges : qu'il se fasse d'abord une idée exacte e cette ville de prudents épicuriens et de stoï-iens outrés, de causeurs et d'artistes; qu'il nédite ensuite le récit des Actes. Pour moi, je 'eusse ni espéré, ni ambitionné d'y conquérir utre chose qu'une très petite élite d'âmes : 'est ce qui arriva à saint Paul lui-même. Son éjour n'y fut pas long. Il passe à Corinthe.

C'était un milieu cosmopolite, la seule ville

(1) Saint Paul ne put jamais négliger le salut de sa race ; nais en outre il ne pouvait agir autrement que de se présen-er, à titre d'artisan, dans les communautés juives; de là il passait à la synagogue où les néophytes païens devenaient ses introducteurs auprès des Gentils.

qui eût, dans l'Achaïe, si différente de l'Hellade d'autrefois, un commerce actif et bruyant. Dieu n'en dédaigna point la vulgarité : Paul, encouragé par la voix du ciel, s'y fixe pour plus d'un an, y opère des miracles qui lui amènent des adeptes de toutes sortes, les uns excellents et dévoués, les autres d'une honnêteté toute récente. Cet extrême mélange explique les désordres que l'Apôtre aura plus tard à réprimer (1).

Le vaisseau qui l'emporta de Corinthe fit escale à Éphèse, ce point important de l'Asie, objet des désirs de Paul : il put ainsi y jeter pendant peu de jours la semence évangélique. Enfin il débarque à Césarée et revient par Jérusalem à Antioche. Nous sommes à l'année 55.

Une troisième mission fut bientôt décidée en

(1) Ce fut pendant ce séjour en Achaïe que Paul comparut devant le proconsul Gallion, frère de Sénèque, par qui le philosophe put entendre parler de saint Paul; et c'est de Corinthe que les deux lettres aux Thessaloniciens ont été écrites.

veur d'Éphèse, où Paul avait laissé une pro-
esse de retour. Apollos, un éloquent docteur
exandrin, venait de remuer ce sol fertile
aintenant préparé pour l'Apôtre. Il y resta
eux années (1).

Éphèse était la reine de l'Asie comme An-
oche celle de l'Orient. La confusion des idées,
s aberrations du sens religieux qu'on décou-
re, dès qu'on y prend garde, au sein de nos
randes capitales, nous peuvent représenter
état des esprits à Éphèse. Un étrange besoin
e merveilleux, très distinct du grand courant
le superstition qui attirait au temple de Diane
les foules de pèlerins, affectait les meilleures
mes; celles-là mêmes qui se rendent à l'Évan-
gile ne songent qu'après un temps à en faire
'aveu et à brûler leurs livres de magie. Paul
combat cette manie par ses propres miracles:
amais sa vertu de thaumaturge ne semble

(1) En s'y rendant, il fit une troisième tournée de visites aux Eglises de Lycaonie, de Galatie et de Phrygie.

avoir rayonné comme à Éphèse. Les Actes nous disent, dans une page classique, quel soulèvement du mercantilisme religieux, menacé dans ses intérêts par les succès de l'apôtre, détermina son départ. Les Actes insinuent encore fort clairement (XIX, 10) que la prédication de Paul eut du retentissement et de grands effets dans toute l'Asie Mineure; plusieurs villes de Phrygie, Colosses entr'autres, reçurent l'Évangile à ce moment. D'Éphèse furent envoyées la célèbre lettre aux Galates et la première aux chrétiens de Corinthe, agités les uns et les autres ou par de dangereux malentendus ou par de vrais désordres. Ne nous étonnons point si, un demi-siècle plus tard, Pline le jeune attestera que le paganisme n'existe pour ainsi dire plus dans ces régions.

L'Église d'Éphèse constituée, Paul la quitte avec une moindre peine. Troas l'accueille au passage et ne réussit pas à le retenir; dès la fin de 57 il est en Macédoine, à Philippes, d'où il

dresse aux Corinthiens sa seconde lettre (1). n a pensé qu'en descendant lui-même vers orinthe, il aurait pris la grande voie Égna- enne qui traversait toute l'Achaïe et l'eût con- uit en Illyrie. Mais le texte auquel on se réfère our cela ne nous paraît point d'une clarté démonstrative (2). D'ailleurs, ce séjour en Grèce ne durait pas plus de trois mois; après y avoir dicté son incomparable lettre aux Romains, Paul, empêché par les Juifs de s'embarquer directement pour la Syrie, revenait par la Macédoine, Troas, Assos, Mitylène, Milet, où se passa la scène des sublimes adieux aux prêtres d'Éphèse mandés en hâte. Pressé d'arriver à Jérusalem pour la Pentecôte de l'année 58, il prend à Rhodes un navire qui, laissant

(1) Au chap. XIII de cette lettre, il leur annonce sa prochaine et *troisième* visite. Nous ne connaissons jusque-là qu'une seule visite de l'Apôtre à Corinthe; la seconde aura eu lieu pendant son récent et long ministère d'Ephèse.

(2) Rom., XV., 20. Saint Paul y parle en termes généraux : l'Illyrie peut vouloir dire l'extrême limite de la Macédoine, derrière les montagnes de laquelle elle est située.

Chypre au large, le dépose à Tyr pour sept jours; il salue l'Église de Ptolémaïde et traverse enfin Césarée où les fidèles lui prédisent, comme ceux de Tyr, les périls qui l'attendent à Jérusalem.

Dans cette troisième mission, Paul n'a point encore donné toute sa mesure. Il voit se fermer le cycle de son apostolat en Orient, en Asie et en Grèce. Que lui reste-t-il, sinon d'affronter Rome elle-même ? Les Actes nous le montrent jetant ses regards par-delà l'Archipel, vers cet Occident dont Pierre lui a montré le premier la route, et ne pouvant taire son désir : « Après cela, il faudra aussi que je voie Rome » (Act., XIX, 21).

On doit se rappeler que Paul, depuis la décision de l'Assemblée de Jérusalem, a lutté en faveur des Gentils contre les tendances judaïsantes excessives, ainsi que ses lettres en font foi, et la chrétienté de Rome était elle-même agitée par ce conflit des tendances larges et formalis-

s. Il ne pouvait suffire à l'Apôtre d'avoir posé, dans sa lettre aux Romains, la doctrine la liberté chrétienne. Or, c'est un effort prême de ses constants adversaires, les Juifs 'Asie, contre lui, qui aura pour effet de le nduire à Rome. Le bruit de ces luttes doc- inales l'ayant précédé à Jérusalem, il leur fut cile de soulever l'opinion contre cet ennemi la Loi. Les chefs de l'Église eux-mêmes en raissent émus, et, chose singulière, c'est au oment où Paul, en esprit de concession, prend rt à certaines cérémonies dans le Temple, l'il est saisi et frappé par la foule. Les lé- onnaires de la garde du Temple l'emmènent niblement à la forteresse Antonia, sur les grés de laquelle Paul se redresse et parle ec un admirable calme à ces fanatiques; le ndemain il n'a point les mêmes ménagements our les membres du Sanhédrin, devant lequel comparaît, et qu'il a l'habileté de diviser tr'eux; la haine de ses ennemis s'exaltant

étrangement, le tribun ne réussit à le leur arracher qu'en le faisant partir de nuit pour Césarée. Il y reste deux ans, plutôt surveillé que captif.

Ce n'en était pas moins pour l'ardent Apôtre du Christ une douloureuse passion qui venait de commencer, et l'insouciance des deux gouverneurs qui se succèdent à Césarée pouvait n'y point mettre de fin. La lecture des incidents de cette détention et de la défense de Paul devant Porcius Festus et Agrippa (1) se recommande d'elle-même dans ces admirables dernières pages des Actes. Paul refuse d'être jugé à Jérusalem, il en appelle à César.

C'est ainsi que Rome le voit au printemps de l'année 61, après une traversée dont les longs périls révèlent en lui la Providence de l'équipage et lui permettent un séjour à Malte.

(1) Hérode-Agrippa II, arrière-petit-fils d'Hérode le Grand, descendant de Mariamne. Il était roi de Chalcis, et avait en outre obtenu une sorte de surintendance du Temple de Jérusalem.

Sa captivité de Rome, qui se réduisait simplement aux gênes de la *Custodia libera*, lui servit à « manifester le Christ non seulement dans le Prétoire, dit-il lui-même, mais dans tous les quartiers de la ville ». Il découvrit des chrétiens jusque dans « la maison de César ». Son jugement souffrit des lenteurs : on peut croire que Burrhus, à qui il avait été remis dès son arrivée, et Sénèque préparèrent une sentence favorable. S'il ne nous est pas possible de reconstituer la scène de sa comparution devant Néron, ni d'en fixer la date, nous savons du moins qu'en l'année 63 Paul avait échappé « à la gueule du lion ».

On s'accorde pour placer entre l'arrivée de l'Apôtre à Rome et la sentence impériale l'envoi de la lettre aux Colossiens, du billet à Philémon, si touchant dans sa brièveté, et de la lettre aux Éphésiens (1); celle aux Philippiens

(1) Les lettres aux Ephésiens et aux Colossiens furent confiées au même messager qui lui-même accompagne en Asie l'esclave de Philémon. Ces trois lettres sont donc de la même époque.

ne peut laisser de doute sur son origine romaine.

Ici s'arrête ce que j'appellerai l'histoire documentée de saint Paul.

Toutefois, des traditions et des autorités plus que respectables, qu'on ne saurait récuser que sur des preuves directement contraires et au moins équivalentes (1), jettent quelque lumière sur la fin de cette grande vie.

Le fait de l'évangélisation de plusieurs villes du midi de la Gaule et de l'Espagne par l'apôtre saint Paul, et celui de sa mort par le glaive, nous semblent à l'abri de toute contestation sérieuse. Ce qui n'est point encore acquis à l'histoire, c'est une dernière série de visites apostoliques qu'il aurait faites aux Églises d'Asie et peut-être à celles d'Orient. Toute hésitation disparaîtrait sur ce point si la date des quatre lettres de saint Paul, dont nous n'avons point

(1) Pour ce qui est du voyage d'Espagne, la tradition en serait suffisamment justifiée par l'annonce que saint Paul en fait lui-même dans la lettre aux Romains.

encore parlé, pouvait être fixée (1). C'est d'elles, en effet, que l'on tire les indications géographiques qui servent à jalonner ce dernier voyage. Ainsi, c'est dans les trois années qui lui restent à vivre que Paul a prêché et organisé les Églises en Crète, si la lettre à Tite appartient à cette période. De même, si la seconde lettre à Timothée contient réellement ses adieux suprêmes, il faut dire qu'avant de livrer sa vie pour le Christ Paul a séjourné en Asie Mineure et en Grèce. Mais en souhaitant que la preuve soit faite, on doit reconnaître qu'elle souffre des difficultés et que les deux lettres à Timothée et la lettre à Tite peuvent être reportées à une date antérieure (2).

Quand cette preuve serait à jamais impossi-

(1) En toute hypothèse, on peut dater de Rome, et on doit dater d'Italie, pendant ou après les deux ans de *Custodia militaris*, la lettre aux Hébreux.

(2) Un signe interne qui ferait reculer l'origine de la seconde lettre à Timothée aux derniers temps de la vie de saint Paul, c'est que tout y annonce la grande séparation. Il ne semble pas que saint Paul eût pu écrire le « Ego jam delibor » s'il n'allait pas vraiment mourir.

ble à faire, il demeure certain que la persécution de 64, inaugurée par les monstrueuses fêtes du cirque du Vatican, ne trouva dans Rome ni Paul, ni le chef des Douze, Pierre : d'autres régions à ce moment les possédaient. La nouvelle de tant de sang versé, de tant de morts triomphantes, mais de tant de vides aussi dans les rangs de leur chère Église de Rome, leur arrive enfin : ils veulent se rendre à son secours, ils se rencontrent peut-être sur la même route, tandis que la persécution s'étend aux provinces et se généralise ; ils meurent pour le nom de leur Maître, à un an d'intervalle, à pareil jour, afin que rien ne manque à leur gloire et que leur gloire ne manque pas à Rome.

CHAPITRE II

LA PERSONNE DE SAINT PAUL

§ I. — LE GÉNIE RELIGIEUX D'ISRAEL PERSONNIFIÉ EN SAUL

L'antithèse que présente ce chapitre n'est point un vain jeu de paroles. A quiconque les faits que je viens de raconter n'auraient point rendu l'image distincte de Paul, il suffira de signaler le double trait qui caractérise la première et la seconde vie de l'Apôtre, pour qu'on voie s'achever aussitôt, dans le plus beau relief, cette merveilleuse personnalité. Mais j'observerai d'abord que l'antithèse n'a rien de violent : bien plus, il y a, et il ne peut pas ne pas y

avoir entre le caractère de Saul le scribe et celui de saint Paul plus d'une harmonie. Dieu ne choisit pas seulement ses instruments, il les crée et il les prépare d'avance — c'est une doctrine chère à saint Paul, — et l'action divine ne va point par des coups subits ni des tournants brusques. Du côté de Dieu tout se tient savamment, tout est marqué du signe par excellence de ses voies qui est l'unité : c'est plutôt du côté de l'observateur humain que les oppositions l'emportent sur les harmonies, parce qu'il est placé trop loin du centre où tout se ramène et se rejoint. Du reste, l'unité n'est point la confusion et suppose même une mesure de diversité.

Quand il est question de saint Paul, il importe plus encore d'avoir ces pensées présentes. La mission de saint Paul fut de dégager des clauses étroites et provisoires de la Loi Mosaïque, le Christianisme, religion définitive et universelle, mais en même temps d'affirmer et de maintenir les liens qui faisaient de l'une

la préparation et la figure de l'autre : ce fut donc sa mission de les subordonner l'une à l'autre bien plus que de les séparer l'une de l'autre. L'œuvre de saint Paul fut œuvre d'unité, et pour ainsi dire de synthèse ; il a montré la Révélation mosaïque s'épanouissant en la Révélation chrétienne et donnant son fruit dans le Christ (1). Ainsi, le Juif, dépositaire de la foi messianique, ne pouvait plus désormais se borner au Décalogue ni à la Bible, encore moins se cantonner dans ses observances figuratives ; et le chrétien, libéré du fardeau des prescriptions rituelles, muni d'un viatique et de secours bien autrement efficaces, n'ayant plus qu'à marcher à la splendide lumière du soleil qui s'est levé, le cœur libre, avec l'Église pour guide, dans la route qui mène aux cimes

(1) C'est l'idée du discours de saint Étienne devant ses juges, que Saul a dû entendre, sans, certes, se laisser persuader. Ce discours, qui ne semblerait, à première vue, qu'un long et inopportun recit, nous montre en realité dans Étienne la hauteur de la pensée égale à celle de la foi.

éternelles, n'était pourtant affranchi ni du Décalogue, ni de la Bible, et restait tout à la fois le débiteur et l'héritier du peuple élu.

A ce compte, le caractère de saint Paul doit correspondre à sa mission. C'est en lui-même premièrement que nous voyons l'ancienne loi, l'ancienne vie religieuse, l'ancien idéal moral, l'ancien caractère complétés, plutôt que détruits, par le nouvel esprit et la grâce de Jésus.

Saul et saint Paul ne sont donc point deux hommes différents; l'un annonce l'autre et lui est nécessaire, quitte à se laisser transfigurer par lui; Saul symbolise et réunit vraiment en lui la religion mosaïque, dans ce qu'elle a de plus pur, de plus fort, ou même de plus violent, de plus élevé, et je n'hésite pas à ajouter de plus doux aussi. Saint Paul symbolise et vérifie dans sa vie et sa doctrine toute la sainteté, tout le génie tendre et sublime, toute la surnaturelle beauté, toute la puissance de résurrection du Christianisme.

Il faut ici se défaire résolument des aperçus

superficiels et des assertions osées, qui prétendent ne voir dans la religion des Hébreux que l'apparition naturelle, presque fatale, du monothéisme, dans la vie religieuse, toujours en progrès, de l'humanité. On ne biffe pas d'un trait de plume l'histoire authentique d'Israël : cette histoire n'est autre chose qu'une lutte séculaire, au sein de ce peuple, entre des tendances idolâtriques obstinées et la foi au Dieu unique promettant de se manifester par son Verbe. La fatalité du progrès n'a rien à y voir, et, jugés à la lumière de ce fait, les prodiges de l'Ancien Testament se démontrent d'eux-mêmes et livrent tout leur sens. Combien voit-on d'hommes du monde ne point comprendre encore leur Histoire Sainte, et méconnaître la grandeur et la beauté de cette seconde Alliance de Dieu avec l'humanité qui s'appelle la Loi mosaïque (1). Eh bien, si je réussis à leur présen-

(1) Je dis seconde Alliance : la Révélation de l'Eden avait été la première : si l'on veut le progrès en religion, le voilà, sans le secours du déterminisme.

ter, dans sa réalité, le caractère de Saul, j'aurai donc réhabilité à leurs yeux la Loi elle-même.

Oui, Saul est autre chose qu'un étroit et farouche sectaire, parce que la religion mosaïque est autre chose qu'un répertoire de formalités minutieuses. Saul personnifie autant que les plus grands hommes de la Bible les trois inimitables éléments qui signalent, entre toutes les religions, la loi de Moïse. Cette loi fut avant tout une doctrine, non pas seulement une doctrine morale, mais un ensemble de vérités dogmatiques, un *Credo* qu'il serait facile de formuler pour en faire un admirable pendant du Décalogue. Si la Bible ne formule pas explicitement ce Credo, comme elle a promulgué le Décalogue, elle s'y réfère à chaque page, avec une insigne et inviolable logique.

L'unité de Dieu, le caractère immuable et souverain de ses attributs, l'origine des mondes par voie de création, l'existence du règne

immatériel qui s'appelle le monde des anges, la nature spirituelle et immortelle de l'âme humaine, le désordre anormal introduit dans la vie morale par les suites d'une prévarication originelle, le caractère pénal des misères de la vie, enfin la fixité irrévocable de l'état qui suit la mort, tels étaient les articles de ce Credo que tous les Israélites ne professaient point avec le même degré de compréhension sans doute, et qui devait être expliqué et illustré par l'Évangile, mais qui fut pourtant la règle de foi de l'Église juive, au même temps où les Grecs étaient réduits à disserter élégamment sur ces graves choses.

Des écrivains sincères et pénétrants ont mesuré trop parcimonieusement à l'âme hébraïque les dons intellectuels proprement dits, et lui prêteraient une vie presque exclusivement sensitive.

« Évidemment, dit M. A. Chevrillon, si leur instrument nerveux est admirable, leur instrument intellectuel est incomplet. Ils sont inca-

pables de spéculation philosophique, probablement parce que, pour abstraire, il faut commencer par regarder le monde dont on veut tirer des abstraits... L'Hébreu voit mal les choses du dehors, il ne sait pas exprimer leurs liaisons et leurs complexités par une phrase flexible, capable de s'expliquer et d'envelopper cent détails... Il n'y a guère en lui que des sentiments simples et forts, des élans de joie, de désir, de haine, des vibrations de nerfs sensibles... Sa langue est dure, mal articulée, son style âpre et spasmodique (1). »

Il est vrai que la faculté spéculative ni la faculté esthétique ne sont les caractères dominants de cette race comme elles le furent des Grecs. Je préférerais dire toutefois qu'elles se retrouvent chez elle *d'une autre manière*. Il y a, par exemple, deux idées dont l'âme hébraïque a toujours été éprise, a toujours vécu et joui : celles de sagesse et de vérité, éminem-

(1) *Terres mortes*, par A. Chevrillon.

ment philosophiques, et, par surcroît, si belles, si grandioses! La plainte du psaume que « les vérités se sont amoindries parmi les fils des hommes (1) » et tant de prières pour obtenir « l'intelligence et la vie », qui s'exhalent dans la Bible, valent bien les plus beaux appels de la sagesse païenne vers l'Absolu.

S'il s'agit de Dieu, prenons garde d'affirmer trop vite que « le Dieu biblique ne se spiritualise jamais jusqu'à l'abstraction », car c'est précisément Dieu lui-même qui, dans la Bible, défend sa spiritualité contre l'âme hébraïque, et qui lui révèle la plus philosophique définition qui se puisse avoir de lui-même : Je suis celui qui suis. L'anthropomorphisme de la Bible n'est qu'apparent, et si facile à bien entendre! Les passions violentes qui y sont attribuées à Dieu représentent la formule, nulle part aussi belle, de la sainteté divine,

(1) Littéralement : *les fidélités*. Mais c'est une idée bien biblique, que suggère ici la traduction en usage.

comme les cris de vengeance des héros bibliques supposent toujours de quelque manière l'identification de leur cause avec la cause même de Dieu.

Saul, élève de la plus haute école pharisienne de Jérusalem, fut [illegible]enant le plus orthodoxe de ce qu'il y avait de plus vrai dans l'enseignement de ses maîtres. Il nous apparaît comme le plus pur produit de la discipline religieuse d'Israël; à en juger humainement il surpasse, par cette intense culture intellectuelle, Jean-Baptiste lui-même, le dernier des Prophètes, et « le plus grand des fils de la femme »; il est un jeune homme (1) et déjà un maître; et avant que ses écrits nous viennent révéler en lui le docteur de tous les siècles, nous voyons poindre son génie.

Il ne faut pas se représenter les leçons de Gamaliel comme un aride catéchisme : aux principes rigides de la doctrine, le maître et

(1) Actes, VII, 59.

les disciples appliquaient une dialectique subtile, qui n'était point sans beaucoup de ressemblance avec la méthode illustre des Universités du XIII^e^ siècle, et qui stimulait et réglait, tout à la fois, l'effort de l'investigation personnelle (1).

Plusieurs historiens modernes ont retrouvé des exemples curieux de cette argumentation scolastique dans les écoles juives, mais ils ont, à mon sens, le tort de penser qu'elle ne s'exerçait que sur les questions rituelles. Je ne voudrais même point qu'on s'en fît une idée d'après les raisonnements scripturaires de saint Paul, s'adaptant aux habitudes d'esprit de ses lecteurs, plutôt que songeant toujours à tirer des textes allégués une déduction rigoureuse.

Les hautes spéculations auxquelles la vérité

(1) Je n'ai point à défendre ici cette méthode, qui demeure, dans les sciences abstraites, l'unique mais assuré moyen de certitude. Tout au plus, par l'abus d'elle-même, a-t-elle conduit parfois à la puérilité, — ce qui n'est point la même chose que l'erreur.

religieuse donne tant d'essor, les ardentes luttes d'idées auxquelles une jeune et noble intelligence se passionne, l'examen et la critique vigoureuse des données de la sagesse païenne, dont le précis au moins était, nous le savons, étudié à l'École de Gamaliel, tout cela fut familier et cher à Saul.

Il faut reconnaître que l'hérédité pharisienne, si vivace en lui, les influences pharisiennes n'ont point déformé sa rare puissance de penser; elles se sont trouvées avec elle en parfaite affinité, voilà tout. Il ne faudrait point juger du pharisaïsme par les pharisiens dont il est parlé dans l'Évangile, qui n'en sont que des représentants abaissés ou médiocres; le pharisaïsme, en réalité, fut la fleur du mosaïsme, et c'est son arôme un peu fort, comme les parfums d'Orient, qui préserve du scepticisme dissolvant des sadducéens la foi de tant d'Israélites (1). Saint Paul se réclamait de son titre de

(1) Le pharisaïsme ne fut que l'élément formaliste, qu'on re-

pharisien comme d'une vraie gloire ; et, en un mot, si le pharisaïsme n'eût pas été une doctrine haute et sérieuse et une grande école, Jésus n'aurait pas dit des pharisiens ces paroles où l'éloge aggrave la condamnation et n'en est que plus magnifique : « Faites ce qu'ils disent, mais n'imitez pas ce qu'ils font. » La comparaison ne serait donc point hasardée qui rapprocherait, pour l'élévation et l'exactitude du génie, le jeune scribe des Écoles de Jérusalem et le jeune Thomas d'Aquin, disciple plus calme, mais non moins pénétrant et profond, d'Albert le Grand.

Le calme, la sérénité de la sagesse, voilà en effet ce qui a manqué à Saul. Nous touchons ici au second élément de la Religion mosaïque qu'il personnifie, dans cette première partie de sa vie. La loi de Moïse fut une grande source de crainte religieuse, et, à certains moments,

trouve toujours dans toute société humaine, et qui est nécessaire, quoique peu aimable.

de terreur. Ce résultat d'une Révélation venue de Dieu même serait inexplicable, s'il avait dû être définitif : mais si la crainte est nécessaire, il n'y a que l'amour de définitif, a dit saint Paul, et c'est pourquoi l'Évangile est venu le dernier. On a parlé des peuples, — et il y en a encore, hélas ! — qui ne sont pas mûrs pour la liberté : quand il s'agit de l'amour, et d'un amour tel que celui dont l'Évangile est le code, Dieu! seul est juge des temps et des peuples qui en sont dignes !

Quoi qu'il en soit, la Loi de Moïse fut une loi de crainte ; — ce qui n'avait rien d'étrange à des époques où la force était seule maîtresse du monde. Dieu rappelait sans cesse ses droits, sa puissance active, vengeresse, irrésistible ; et l'on peut dire qu'il apparaît, dans la Bible, belliqueux et jaloux (1). Et pourquoi hésiterais-je à signaler, dans les pages sévères des Livres Saints, cette jalousie comme la marque authen-

(1) Ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes. Exod., xx, 5.

tique de leur divine origine, et la signature même de Dieu? Que l'on repousse une divinité féroce, à la bonne heure; mais on ne peut prêter au vrai Dieu une indulgence voisine de la sottise, une patience inerte, une clairvoyance distraite, et, pour ainsi parler, un sourire perpétuel et béat, à moins de nier toute idée d'ordre et de rectitude, c'est-à-dire l'idée de Dieu même.

L'ordre est exclusif du désordre et la vérité l'est de l'absurde, comme le soleil est exclusif de la nuit. L'exclusive jalousie de Dieu, de laquelle je fais dériver l'esprit de crainte de la loi mosaïque, demeure pour nous l'abrégé des attributs divins, y compris l'amour. Et c'est ainsi que, pour Israël lui-même, les exigences jalouses de Dieu n'avaient pas seulement un sens redoutable : elles étaient la consécration surhumaine de sa vocation et de ses prérogatives, l'affirmation irrécusable et infiniment glorieuse des prédilections divines à son égard. Israël était le jardin fermé, la vigne choisie du

Seigneur ; Dieu ne dédaignait même point de donner à cette alliance le nom de la plus intime des unions, et de regarder cette race comme une épouse de qui devait naître son fils bien-aimé. Israël avait conscience de ce choix : il savait qu'il portait en lui la réserve de toute la foi et de toute l'espérance du monde.

A ce grand caractère de la jalousie divine, qui, on en conviendra, n'a rien de banal, et se trouve bien mieux fondé en raison que les formes poétiques dont s'est parfois affublée l'idée religieuse, devait répondre dans le cœur de ce peuple un sentiment qui y ennoblissait la crainte, et dont on ne peut parler aujourd'hui sans éveiller les soupçons et les défiances, — le zèle. Il ne faut point l'identifier avec le prosélytisme ; le prosélytisme est la force d'expansion qui pousse au dehors, vers les terres nouvelles, une idée scientifique ou religieuse ; il suppose le zèle, qui est la force de résistance et de cohésion, ennemie de toute

force étrangère, sauvegarde de l'essentielle intégrité de l'idée. Le zèle est donc à l'idée, à l'idée religieuse plus qu'à toute autre, d'une antérieure et plus urgente nécessité : avant de se propager, elle doit vivre, et sans le zèle elle meurt. Si l'idée scientifique, — et j'entends ici la science expérimentale, — n'a besoin que de prosélytisme et peut se passer de zèle, parce qu'elle se défend par sa propre évidence, il n'en est pas de même de l'idée religieuse qui ne s'impose point par l'évidence mathématique, n'est point objet de constatation sensible, s'en prend, par le seul fait qu'elle existe, à mille forces rebelles et ne s'appuie que sur la foi. On devine les luttes qu'il lui faut soutenir uniquement, pour sauver son intégrité. Il faut admettre par conséquent que le zèle est nécessaire et n'est point absurde, tant qu'il n'aura pas été démontré que la foi est superflue et déraisonnable (1).

(1) Je m'adresse à des lecteurs qui me feront grâce des re-

Certes, je ne veux point supprimer la limite qui sépare du fanatisme le zèle religieux; en revendiquant pour celui-ci sa véritable raison d'être, je reconnais qu'il n'a pas toujours pu choisir ses armes pour défendre l'intégrité de la foi; il a pris celles qu'il avait sous la main, et n'y aurait-il pas un peu de lâcheté à lui en faire un trop grand crime? Je ne dirai point que le zèle soit aujourd'hui trop circonspect, je constate qu'il emploie heureusement sa force au service du prosélytisme. Mais justement il se peut qu'à la distance d'où la religion mosaïque nous envoie son imparfaite et désormais trop pâle clarté, cette ombre de la crainte, qui l'accompagnait toujours, nous paraisse plus épaisse et plus sombre, au point de nous cacher ce qu'il y eut de grandiose, de sainement vigou-

dites de la libre pensée sur l'Inquisition. D'ailleurs, le zèle se fût-il manifesté à certains temps par des excès barbares, le fait s'expliquerait par d'autres causes et ne prouverait rien contre l'idée religieuse, pas plus que la guillotine ou la pendaison ne seraient un argument contre la justice humaine, — même si on les trouvait barbares un jour.

reux, de supérieurement chevaleresque, — étant donnée la différence des temps, — dans ce zèle religieux dont les héros de la Bible ont laissé des exemples fameux. En tout cas, il serait imprudent de prétendre qu'un fanatisme furieux et sanguinaire fût le fruit naturel de l'esprit de crainte et de zèle de la loi, et d'insister à ce propos sur l'exemple de Saul.

Le zèle de Saul est outrancier, dur et cruel même, soit; on ne peut aller jusqu'à dire qu'il est aveugle et féroce. Le *spirans minarum*, ce trait buriné du livre des *Actes*, indique une fureur qui ne compromet point la dignité, qui ne perd point toute maîtrise d'elle-même, qui reste plutôt silencieuse et réfléchie : c'est moins peut-être la fureur du fanatisme que la fureur contre le danger suprême. J'ai observé plut haut comment Saul voyait dans les disciples de Jésus de dangereux schismatiques, avant tout, capables de ruiner la Loi. Ce n'est pas assez dire. Imaginez ce que son coup d'œil

d'homme de pensée et son orgueil précoce de Maître devaient rencontrer d'odieux dans le caractère chrétien représenté par Étienne : n'y voyait-il point une déviation maladive, une dégradation stupide des énergies intellectuelles et religieuses dont la Loi était la source, une insulte inouïe à tout ce qu'il y avait de plus saint dans ses idées et dans ses espérances ? Et cet homme avait été, comme lui, élève de Gamaliel! Raison de plus; qu'il disparaisse, et, avec lui, sa folie contagieuse !

Saul, lui, ne se laissera point dégrader, même par sa fureur. Voyez-le sur le lieu de la lapidation d'Étienne : il ne ramasse point une pierre à jeter, il ne s'agite point, il ne dit pas un mot tandis que les exécuteurs déposent leurs manteaux à ses pieds.

Un fait à remarquer, c'est que Saul, pas plus que la religion mosaïque elle-même, n'eut de réelle hostilité contre les païens (1). Il voyait en

(1) La loi juive admettait les païens à titre de néophytes ou

eux la conquête de l'avenir. A Tarse, il avait pu en connaître plusieurs attirés vers la religion juive, qui, dépouillée de ses rites sanglants chez les Israélites de la Dispersion, n'offrait plus que l'image d'un culte spirituel et élevé. Si le zèle de Saul fut du fanatisme, ce fut un fanatisme compatible avec beaucoup de discernement, et dont la flamme s'allumait à un foyer de hautes et poignantes idées. Et voilà la raison pour laquelle on l'avait vu, nous dit-il lui-même, « surpasser la plupart de ceux de son âge » par sa ferveur pharisienne (1).

Quoi qu'on en veuille penser, et Saul fût il un persécuteur plus vulgaire que je ne l'ai fait, on ne pourrait encore lui refuser la bonne foi. Saint Paul a déclaré, dans une lettre au plus cher de ses disciples, que Saul « avait agi dans son ignorance d'incrédule ». C'est l'excuse

« prosélytes ». Le centurion de Capharnaüm et le centurion Corneille, l'impératrice Poppée, un ami d'Horace, Fustius Aristius, et d'autres illustres personnages furent, à l'époque de saint Paul, des prosélytes de la Loi.

(1) Gal., 1, 14.

même que Jésus ne refusa point à ses bourreaux, — saint Paul le rappelle à un autre endroit (1); il nous demande de la lui laisser. Cela suffit pour exempter Saul du reproche de grossier fanatisme, et nous faire voir en lui la personnification du zèle violent produit dans l'âme israélite par la crainte des droits jaloux et terribles de Dieu.

La religion de Moïse fut enfin une religion d'attente et d'espérance (2). Dirai-je que Saul en personnifie ce troisième caractère au même degré que les deux autres? Fut-il vraiment comme Daniel « un homme de désirs »? Nous savons à n'en pas douter qu'il n'a point pressenti en Jésus le vrai Messie : Saul n'eût pas résisté à de tels pressentiments. Faudrait-il

(1) I, Cor., II, 8.

(2) C'est le privilège de la Promesse Messianique qui explique dans la religion hébraïque la prédominance de ce qui excite, passionne, et fait palpiter la volonté, sur l'élément intellectuel. « *Des attentes et des détentes de la volonté*, voilà ce que l'on sent au fond de cette âme brûlante et sèche qui souffle à travers la Bible... » Et c'est pourquoi l'âme de cette race « traverse l'histoire comme un coin d'acier ». A. Chevrillon.

attribuer sa froide indifférence à l'égard de Jésus d'abord, — dans l'hypothèse fort vraisemblable où il l'aurait vu, — puis son éloignement fanatique pour l'esprit de la Révélation Nouvelle, à une conception étroite et terrestre de l'avènement messianique? Saul avait assurément foi au Messie futur, l'objet des désirs séculaires de toute sa race, dont les vieillards en mourant appelaient le jour, dont les jeunes femmes faisaient le rêve d'être la mère, dont les Scribes et les Docteurs scrutaient le mystère dans les Livres Saints : mais l'on peut malaisément conjecturer quelles visions d'avenir faisait surgir en son âme le culte de cette grande espérance. Le plus probable c'est que, sans compter, comme le peuple, sur une restauration qui assurerait à son pays une prépondérance politique universelle, sinon l'empire du monde, il prêtait au Messie, en même temps qu'un rôle de Libérateur, la suzeraineté intellectuelle et religieuse de tout

l'univers ; il le voyait subjuguant sans résistance, par le seul éclat de son apparition, les sages, les philosophes, les pontifes de toutes les sectes ; opérant en un jour la réforme et la transformation de toutes les institutions sociales ; faisant respecter de tous les hommes la Loi promulguée à nouveau, sans l'appareil des éclairs et des tonnerres, par son incomparable sagesse, — donnant à chacun le secret de vivre heureux et vertueux dans sa chaumière ou son palais. Ce rêve, si épuré qu'il fût des communes illusions judaïques, était encore trop loin du programme de l'Évangile, pour que Saul pût en attendre de Jésus la réalisation.

Nous entendrons saint Paul nous dire, en un mot dont il ne ménage pas l'énergie, tout ce que sa foi d'Apôtre avait trouvé à corriger dans sa foi de Scribe : « Si jadis je me suis fait du Christ une idée charnelle, il n'en est plus ainsi aujourd'hui (1). » Voilà donc la censure

(1) II Cor., v, 16.

sévère que mérite cette prétention du sens humain, survivante même après des siècles de christianisme, qui exige de Jésus-Christ un succès immédiat et complet parmi les hommes, et, pour ainsi dire, une action foudroyante et une victoire sans coup férir. C'est ne rien entendre aux choses de Dieu, c'est n'avoir rien pénétré de l'Évangile, c'est ne rien deviner de ce qu'il y a de beau, et d'habile, et de savant, dans la lente stratégie de la Providence, que de faire de cette impatiente précipitation et de ces apparents succès le signe distinctif de ses œuvres. La merveille n'est point de supprimer toute activité, même mauvaise, du libre arbitre humain; la merveille, c'est d'unir, de fondre le jeu de l'homme dans le jeu de la grâce de Dieu. Et c'est pourquoi le succès de l'Évangile, quoiqu'il déroute l'évaluation humaine et nos calculs trop hâtifs, demeure assuré.

Saul représenterait ainsi, avec un caractère

de tension et d'impatience extrêmes, l'attente et l'espérance de l'Église juive. C'est en quelque sorte l'exagération de cette espérance qui lui fait méconnaître son objet divin, lorsque bientôt il apparaît. Ajoutons que Saul était, en outre, trop sûr de ses propres mérites, pour se laisser toucher par l'humilité de Jésus et céder à son premier regard. Il a dit dans une de ses lettres qu'il avait été « sans reproche dans la Loi » (1); l'Évangile était incompatible avec cette fausse confiance de la justice légale, il venait pour la convaincre de vanité. Si Jésus, au lieu de terrasser Saul, l'avait seulement appelé et choisi comme les autres, Saul se fût mépris sur la gratuité de ce choix, — à moins qu'il n'y eût résisté tout à fait.

Rien ne manque à la grandiose personnalité de Saul pour en faire le symbole exact et la personnification saisissante de la Religion mosaïque. Il possède les trois choses qui en furent

(1) Philipp., III, 6.

l'âme : la doctrine sûre et précise, le zèle excessif, la palpitante et grandiose espérance.

§ II. — LE GÉNIE DE L'APOSTOLAT CHRÉTIEN PERSONNIFIÉ EN SAINT PAUL

L'autre terme de mon antithèse, qui répond à la seconde partie de la vie de Saul, n'exige point une longue démonstration. Il est admis que saint Paul demeure le type jamais égalé de l'apôtre: il est l'Apôtre par excellence. Quand il a dit de lui-même qu'il avait « travaillé plus que tous les autres » (1), il ne songeait pas à sa gloire, et ne voulait en aucune manière faire de l'étendue des espaces parcourus ou de la somme des difficultés surmontées la mesure de l'Apostolat. Le nombre même des âmes conquises, — si nous en pouvions savoir le chiffre, —

(1) I Cor., xv, 10.

serait à peine un signe suffisant. Il semble que, pour l'un ou l'autre de ces résultats, les grands hommes apostoliques des siècles postérieurs aient pu surpasser saint Paul.

Que si l'on veut toutefois appliquer à son œuvre la règle évangélique de la « juger par ses fruits », ce n'est point à la superficie du champ moissonné, ni au volume des gerbes, ni à la peine du moissonneur qu'il faut s'arrêter, — mais à la qualité du froment amassé dans les greniers. L'apostolat de saint Paul est déjà inimitable en cela seul qu'il tendait, et qu'il réussissait le plus souvent à produire dans les âmes plus que la foi et l'amour initial qui font le chrétien; il y faisait jaillir ensemble toutes les abondantes sources de la vie éternelle. Il y déterminait plus que la commune obéissance aux préceptes; il y imprimait, avec toutes les délicatesses du sens chrétien, un vigoureux élan vers la perfection même de l'amour. Pour s'en rendre compte, il suffit de voir avec quelle

liberté il peut parler à ses convertis de ces exigeantes et difficiles vertus qu'on a appelées les vertus réservées du Christianisme.

« Le temps est court, dit-il..., que ceux qui pleurent soient comme n'ayant point de sujet de larmes; ceux qui se réjouissent, comme s'il n'y avait point de joie; ceux qui achètent, comme ne possédant rien; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas, — car tout passe de ce qui apparaît dans ce monde (1). » Et les merveilles intimes de la vie surnaturelle, les phénomènes sacrés de la vie mystique, impénétrables aux âmes vulgaires, il ne cesse pas de les rappeler en mille traits brûlants, et il les résume dans ce mot adressé à tous : « Votre vie est une vie cachée en Dieu avec le Christ (2). » Les disciples, sans doute, n'étaient point soustraits à tout péril de défaillance, ni d'emblée confirmés en grâce : l'Apôtre, plus d'une fois,

(1) I Cor., VII, 29.
(2) Coloss., III, 3.

a dû arracher de ces terres défrichées par lui le regain du paganisme et du judaïsme. N'importe, la semence levant à peine était déjà forte et serrée. Nés d'hier à la lumière du Christ, ces premiers croyants étaient des êtres d'une vie saine, d'une belle venue, d'un organisme riche et complet. En dépit de leurs défaillances individuelles et passagères, les jeunes Églises dont ils étaient membres restaient des foyers de foi parfaite et d'exquise charité; comme au Cénacle, et sous des formes infiniment variées, l'Esprit de Dieu y faisait circuler son grand souffle, s'y manifestait par des dons surhumains, signes non nécessaires, mais fréquents, de la sainteté.

Et pourtant, je me hâte de dire que ces « fruits » n'expliquent point toute l'incomparable grandeur de l'apostolat de saint Paul. Ce qui l'explique, c'est son génie qui fut le génie même de l'apostolat chrétien. On devine que j'entends par ce mot autre chose que la

pénétration exceptionnelle de l'intelligence. Certes, je ne conteste point à saint Paul le don naturel d'un véritable génie métaphysique ; mais, si irradié qu'on le suppose encore par la grâce de Jésus, ce génie n'est point celui de l'apôtre, à vrai dire. Singulière création de l'Évangile, en effet, que l'Apôtre ! Ce n'est point l'intelligence toute seule qui fait l'apôtre, ni seulement l'amour ou l'activité : car souvent il n'aura que des facultés communes et il confondra les sages ; il n'aura qu'une activité limitée dans le temps ou l'espace et dans ses propres ressources, et il renouvellera la face de la terre ; et l'amour, quand il n'y a que lui, préfère, on le sait, rester intérieur et muet. Est-ce du moins la fusion de ces trois choses qui fait l'Apôtre ? Peut-être ; — mais à une condition, c'est que, en lui, les dons et les facultés de l'homme n'aient qu'une destination, qu'une fonction, qu'un besoin : exprimer et traduire Dieu ; leur énergie et leur perfection ne subsiste

et ne se montre que dans la mesure où elle concourt à cette fin.

L'apôtre de l'Évangile, — et c'est là ce qui le distingue de l'apôtre de la civilisation ou de la science, qui peut garder, parallèlement à sa mission, d'autres préoccupations et d'autres talents, — ne sait, ne peut, ne veut qu'une chose, manifester Dieu. Rien en lui n'échappe à cette vocation absorbante ; il en est envahi, possédé tout entier. Non seulement il ignore l'intérêt ou la gloire ; mais, qu'on le remarque, le succès même de son apostolat n'est point, à proprement parler, son objectif, ni son stimulant. Il n'a qu'une pensée irrésistible et certaine. « Malheur à moi si je n'évangélise point (1) ! » Le plus souvent Dieu lui dérobe la vue du fruit de ses travaux ou des résultats de son martyre ; il travaille et il meurt en disant simplement : Dieu fera le reste. Ainsi, son intelligence apparaît moins pénétrante que

(1) I Cor., IX, 16.

pénétrée elle-même par la lumière de Dieu, et l'on voit sa volonté bien moins se mouvoir que se laisser conduire par Dieu.

Et l'on aperçoit en même temps l'irréductible différence qui sépare de l'apôtre l'illuminé, fanatique ou sincère. Car, puisque Dieu est le seul qui sache manier en maître un instrument vivant et libre, la personnalité de son Apôtre ne sera ni supprimée, ni amoindrie. Seulement elle est transparente : riche et belle, elle n'en est que plus pénétrable à la splendeur divine; commune et médiocre, — ce qui n'est jamais complètement le cas, — elle se transfigure par emprunt et par reflet. Dieu et l'homme s'unissent en l'apôtre, sans se contrarier ni se confondre : sa pensée n'est que la traduction directe de celle de Dieu sans cesser d'être humaine; son activité n'est que l'activité de l'instrument, sans cesser d'être personnelle. L'apôtre est un inspiré et un enthousiaste, sans être un diseur d'oracles et un exalté; son ac-

tion est celle d'un hardi et infatigable conquérant, sans cesser d'allier à une absolue indépendance des mobiles et des intérêts terrestres, toute la patience, toute la sagesse, toute la paix, toute la mesure et la délicatesse de l'action même de Dieu. Voilà par où la création de l'Apôtre est le prodige de l'Évangile seul.

Si ce portrait de l'apôtre est juste, si c'en est là une exacte définition, qui ne voit que le souvenir de saint Paul y domine pour ainsi dire malgré nous, et nous a seul permis d'en assembler tous les traits? J'aurais pu demander au grand Apôtre une formule abrégée de l'apostolat chrétien, qui le peint lui-même mieux que tout l'effort de ma plume : « Si mon esprit s'exalte, dit-il, c'est en Dieu et pour Dieu; s'il se contraint ou se tempère, c'est pour vous (1). » Voilà bien, dans l'âme de saint Paul, ce balancement harmonique du zèle

(1) « Sive enim mente excedimus, Deo: sive sobrii sumus, vobis. » (II Cor., v, 13.)

inspiré et de la sagesse sereine, qui est tout le génie de l'apostolat chrétien. Quand il écoute la voix qui parle en lui, quand il contemple en son âme ce ciel intérieur que la Vérité y fait resplendir, quand, par-dessus tout, il songe à son Maître, alors c'est un afflux d'émotions sublimes, c'est la conscience intense de la réalité des objets de sa foi, ce sont les impulsions violentes de l'amour, c'est, pour tout dire, le sentiment du divin voisinage de Jésus, qui le jettent en des désirs pour lesquels l'univers devient trop étroit, — l'investissent d'une force qui n'est plus celle de l'homme, embrasse tous les sacrifices et appelle la mort, — lui ouvrent enfin, dans les ombres profondes du ciel que la foi même ne déchire pas, des clartés qui mènent son regard jusqu'au sein même de Dieu.

Mais une aussi extraordinaire inspiration ne sera la source ni d'un zèle incendiaire qui, pour mieux édifier, commencerait par tout brûler et

détruire, — ni d'un zèle puéril que le choc des réalités humaines aurait vite fait d'abattre et d'éteindre. Saint Paul, à ces premiers jours du christianisme, a pu, mieux qu'aucun autre, mesurer la vaste et implacable lutte du bien et du mal dans le monde; il entendait, dit-il lui-même dans une page d'une émouvante beauté (1), les gémissements de cette lutte se prolonger jusque dans les règnes insensibles de la création; il a su le prix et les lenteurs du bien, les racines infinies du mal en nous, les inextricables conflits de l'un et de l'autre dans l'âme des hommes et la vie des peuples. Saint Paul ne se jettera point à l'aveugle dans la mêlée, il ne sera point le chevalier errant et téméraire de sa foi, comme Saul l'avait été de la Loi. Autant il est sûr de l'autorité divine qui l'a fait apôtre, et de la puissance de la Vérité qu'il prêche, et de l'intime assistance de

(1) « Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc. » Rom., VIII.)

son Maître, autant il se souvient que Jésus lui-même ne put que jeter dans le sein froid et ingrat de la terre une petite semence de Vérité. Le grain de senevé, arrosé de sang, deviendra un grand arbre; mais en attendant Saul ne peut que ce que pouvait son Maître : jeter, dans des sillons profondément creusés, la semence authentique de la Vérité.

Il attaque vaillamment le paganisme qui représente, au temps de saint Paul, toutes les forces réunies de l'idolâtrie universelle et de la convoitise humaine; et il fait face au judaïsme, animé contre lui de la fureur des représailles : mais ce n'est point à la façon d'un révolutionnaire, ni d'un novateur, car il affirme, avec une admirable netteté, son respect pour les choses établies (1), le droit des autorités de ce monde à l'obéissance et aux prières des chrétiens; il se préoccupe du bon ordre de la famille; jamais son idéal de vie surnaturelle ne

(1) V. les chap. XIII de l'Ep. aux Rom. et II de l'Ep. à Tite.

l'égare hors des devoirs réels et des œuvres positives de la religion et de la charité; il est jaloux du bon renom des disciples de Jésus parmi les païens; il revient sans cesse, dans les conseils qui forment la conclusion de ses lettres, sur le parfait accomplissement de la justice et des égards réciproques; il insiste sur les obligations d'état, propres à chacun; il veille anxieusement à la régularité des communautés chrétiennes et ne laisse rien au hasard dans leur organisation; il descend jusqu'aux détails de la vie matérielle et de la toilette des femmes, quand il y voit la dignité chrétienne intéressée ou compromise; enfin, pour ce qui le concerne, il use largement et sans préjugé de tous les bénéfices de la civilisation et des institutions humaines, il sait ce que vaut son titre de citoyen, il est à l'aise devant Festus et Agrippa, dont il gagne sans peine l'intérêt; jamais il ne paraît être l'objet de l'antipathie et du mépris, s'il l'est souvent de la haine; il laisse par-

fois entrevoir même des aptitudes diplomatiques du meilleur aloi; il se défend devant Néron, dont il a le secret, nous pouvons le croire, de remuer la sensibilité maniaque et l'âme pervertie.

Inutile de signaler encore les deux traits qui relèvent singulièrement ces dons éminents de mesure et de sagesse : la franchise du caractère et la largeur de la direction. Saint Paul, en vrai chevalier de la Vérité, combat toujours à visage découvert; il n'a, ce semble, rien à craindre, ni à ménager; il est d'une franchise parfois voisine de la rudesse, fût-ce envers le chef du Collège apostolique; sa loyauté ne peut admettre les biais, les procédés tortueux, ni souffrir dans les paroles ou la conduite d'autrui ce qui n'est point la note juste ou la vraie mesure; jamais une ombre de souci personnel n'effleure sa pensée, ne se mêle à ses motifs d'agir; il ne recherche point l'influence occulte, il ne goûte point les démarches compliquées, il n'ambitionne point les succès humains ; son

autorité surnaturelle ne dépasse jamais la limite de son ministère et se révolterait d'avoir à servir d'autres visées, si bien masquées fussent-elles, que celles des intérêts de la Vérité. Bref, ce n'est point à propos de saint Paul que les adversaires du caractère ecclésiastique peuvent parler de souplesse et de ténèbres.

La direction de saint Paul n'est point tyrannique, ni méticuleuse, ni artificielle, ni routinière. Il veut qu'on « marche dans l'amour (1) » et l'amour est intelligent, spirituel et libre. Il ne veut point qu'on « éteigne l'Esprit » (2), c'est-à-dire qu'on recule par pusillanimité devant les plus hautes grâces, ou qu'on arrête aux bornes d'un système les élans de la foi et les ambitions de l'amour. Et il ajoute : « Éprouvez toutes choses, et retenez ce qui est bien », parce que le chrétien, en restant le plus humble des hommes, ne perd point le droit de pen-

(1) Ephes., v, 2.
(2) I Thess., v, 19.

ser ni de juger par lui-même, mais sa foi y ajoute une sécurité et une sagesse de plus.

Tel fut saint Paul. Nous pouvons jouir maintenant de l'harmonieuse unité de sa vie et voir comment le grand Apôtre achève le Scribe. Sans doute, Saul, sur le chemin de Damas, s'est relevé changé, mais uniquement en ce que son orgueil spirituel, le pire des orgueils, est brisé. Dieu ne fait que s'emparer en maître de sa faculté d'exaltation religieuse, pour ainsi dire; rien ne sera supprimé ni amoindri en lui, mais tout sera docile, livré, abandonné à la souveraine puissance de la grâce de Jésus, dont il sera le Docteur et le vivant organe. Saint Paul ne sera point un pénitent comme David, ni un guide parfois hésitant comme Moïse: il sera l'Apôtre, non plus « menaçant » mais héroïque, — non plus fanatique, mais inspiré par Jésus, — non plus redoutable aux croyants, mais d'une tendresse égale à son génie, victorieuse et immortelle.

CHAPITRE III

LE TÉMOIGNAGE DE LA PAROLE

§ I. — VALEUR DU TÉMOIGNAGE DE SAINT PAUL

Aux critiques les plus osés le courage manque aujourd'hui de contester au témoignage que saint Paul rend à Jésus-Christ les titres qui le rendent recevable, ou de lui refuser la portée d'une véritable démonstration de la foi. Tout d'abord, s'il s'agit de l'authenticité de la forme écrite dans laquelle ce témoignage nous est parvenu, n'hésitons pas à dire que c'est une question qu'il faut regarder comme désormais historiquement résolue. Une simple re-

marque en convaincra le lecteur : M. Sabatier, le représentant et l'oracle d'un protestantisme qui pourrait donner la main au rationalisme le plus déclaré, tant il gêne peu le sens critique, — reconnaît dix épîtres de saint Paul sur les quatorze que la tradition chrétienne et le Canon Catholique attribuent à l'Apôtre. C'est plus qu'il n'en faut pour que nous puissions retrouver dans saint Paul tout le catholicisme, et il faudrait souhaiter que tous les problèmes de critique scripturaire pussent être éclaircis avec le même bonheur (1). Encore M. Sabatier s'exprime-t-il à propos des Épîtres à Timothée et à Tite d'une manière pleine de réserves : « Les raisons en faveur de l'inauthenticité des trois lettres, rédigées peut-être à l'aide de quelques billets de Paul, et par ses disciples, *nous paraissent* devoir l'emporter. » On en convien-

(1) On devine que les épîtres qui laissent perplexe le Doyen de théologie protestante sont, avec la Lettre aux Hébreux, les trois epîtres dites pastorales : deux épîtres à Timothee, une à Tite.

dra, la tradition chrétienne n'a guère à redouter ce jugement, en qui l'on entend, je le répète, non seulement le dernier mot de la science protestante, mais aussi l'opinion de la plus indépendante critique.

Et quant à l'Épître aux Hébreux, s'il est vrai que jusque vers le IV^e^ siècle la tradition n'y ait pas toujours reconnu avec une égale assurance l'écriture de saint Paul, elle n'a du moins jamais hésité à lui en restituer les idées et l'esprit. C'est le docte Estius qui, après la plupart des Pères, en fait la juste remarque (1). Mais il nous semble puéril de chercher dans la belle ordonnance des pensées et le style grandiose de cette lettre un argument contre son authenticité, tandis qu'il est si facile d'y retrouver le

(1) Peu importe que le célèbre Canon du milieu du second siècle, connu sous le nom de fragment de Muratori, ne mentionne que treize épîtres de saint Paul. Origène, qui appartient à la même époque, et qui est l'écho de l'Église d'Alexandrie si compétente, on le sait, si voisine des sources primitives, disait de l'Epître aux Hébreux : « Non temere majores hanc epistolam Pauli esse dixerunt : Ce n'est pas sans de bonnes raisons que les anciens l'attribuent à Paul. »

génie de Paul, si rebelle à toute imitation. Quand bien même Luc, ou Barnabé, ou Clément de Rome eussent traduit et adapté pour les fidèles de langue grecque la lettre aux Hébreux, à qui donc, — je le demande à ceux qui l'ont lue, — pourrait-on faire hommage de « *cette doctrine toute céleste qui s'étale avec une si divine éloquence dans l'incomparable lettre aux Hébreux ?* » (Bossuet, Exorde du Sermon pour l'Ascension. Edit. Lebarq., tome I). Ici, l'admiration enthousiaste de Bossuet vaut une preuve.

C'est donc bien réellement la parole et la grande âme de Paul qui résonne dans les lettres inscrites sous son nom au Canon de l'Église Catholique. Mais cette âme elle-même, le lecteur l'a-t-il assez profondément pénétrée, d'après ce que j'en ai dit au précédent chapitre, pour qu'il se puisse reposer avec une sécurité entière sur les témoignages que nous allons recueillir d'elle en faveur de la divinité

de l'Évangile ? Certes, il ne saurait être question de la sincérité de l'Apôtre : c'est d'un nom plus beau encore, s'il en était un, qu'il faudrait définir cette passion pour la vérité, qui le rend tour à tour provocant et sublime, rude et abrupt, confiant et ouvert jusqu'à l'abaissement de soi. Et de là précisément naît, plus impérieux pour l'esprit, le besoin d'établir, comme un fait acquis pour jamais, que cette âme si lumineuse n'est point celle d'un illuminé. Peu de paroles y suffiront.

Je recommande une première observation que voici : il serait inexact de dire que toute la vie apostolique de Paul fut *déterminée* exclusivement par le phénomène prodigieux dont la route de Damas avait été le théâtre, et que de la réalité de ce phénomène, uniquement, dépend la vérité des affirmations et des témoignages de Paul. Non, car l'apparition de Jésus eût-elle été, par impossible, illusoire, elle fût cependant devenue pour Saul l'occasion de

s'informer des faits relatifs à Jésus : il était nécessaire que, se croyant appelé à prêcher Jésus, il vérifiât ce qu'il en savait et ce qu'il en devait raconter. Bien plus, il était inévitable que cette vérification se fît d'elle-même : elle lui était présentée de mille manières par son nouvel entourage, elle résultait fatalement du contact avec les premiers témoins de la vie du Maître.

Mais nous ne sommes pour cela ni réduits, ni autorisés à sacrifier la réalité objective de l'apparition du Christ au jeune pharisien persécuteur de l'an 35. La façon dont l'Apôtre s'exprime, chaque fois qu'il en parle, ne saurait être assez remarquée : il ne s'y prend pas timidement, avec ces précautions d'humilité et ces excuses qu'il emploie, quand il est contraint, pour affirmer les droits et relever la dignité de son apostolat, de raconter aux Corinthiens (II Cor., ch. XII) les phénomènes mystiques qui se passent en son âme. Il lui en coûte de

dévoiler ces choses intérieures ; il ne sait pas dire si elles ont eu lieu « hors de son corps » ; et l'on sent bien ici cette sorte de pudeur et de frayeur à la fois, que les faits de cet ordre, même quand leur certitude est indubitable, inspirent toujours aux plus hautes âmes. Au contraire, Paul se réclame de l'apparition du Christ sur la route de Damas comme d'un fait externe, simplement historique, j'allais dire assez naturel, puisqu'il range cette apparition après toutes celles de Jésus ressuscité aux Apôtres et aux disciples (I Cor., ch. xv). Point d'hésitation ni de réserve : « N'ai-je pas vu le Seigneur Jésus ? s'écrie-t-il (I Cor., ix). En deux circonstances solennelles, devant les Juifs de Jérusalem et devant Agrippa, il fait lui-même le récit de l'événement (Act., xxii, xxvi). Si, comme on a bien osé l'écrire, il fallait expliquer ce coup de la grâce par un simple coup de soleil, il se serait fait, n'en doutons pas, dans un esprit tel que celui de Paul, tôt ou tard,

une réaction du bons sens, que lui-même eût été le dernier à pouvoir nous cacher. Car qui donc ne reconnaîtrait chez le grand Apôtre, et dans sa forme la plus achevée, ce don qu'on a depuis appelé le discernement des esprits, la science des états et des faits mystiques? C'est lui qui a écrit cette parole bien faite pour terrifier tous les pieux hallucinés, que « Satan se transforme en ange de lumière » (II Cor., XI); c'est lui qui ne cesse de recommander aux croyants la discrétion intelligente et la raison, comme dans ces paroles adressées aux chrétiens de Philippes : « Je demande à Dieu que votre charité surabonde, de plus en plus éclairée et capable de bien sentir les choses de Dieu, que vous sachiez discerner la meilleure voie, que vous soyez sincères et sans reproches... »; c'est lui qui signale la manie de choses extraordinaires et de miracles qui distingue les Juifs : *Judæi signa petunt...* (I Cor., I) (1).

(1) Dans le double récit que saint Paul fait lui-même de sa

Enfin, je suis heureux d'emprunter encore une fois à la critique indépendante un argument excellemment formulé par elle. « Si l'apparition du Christ à Saul a été une hallucination, celle-ci ne peut plus être la cause, mais le produit de sa foi; car on se demande comment l'âme de Saul le pharisien, si elle n'était pas déjà chrétienne, aurait pu créer une telle vision. Et d'un autre côté, si Paul était chrétien avant ce moment, comment a-t-il pu y rattacher sa conversion ? L'énigme d'une telle transformation devient encore plus obscure... »

Nous tenons donc les affirmations du grand Apôtre pour celles d'un témoin sincère, d'esprit sain et de bon jugement, et sûrement informé.

conversion au livre des Actes (dont l'authenticité ne fait pas plus de doute que celle des Epîtres) les deux ou trois expressions qui diffèrent d'avec le récit de l'auteur des Actes s'expliquent sans effort d'interprétation. Par exemple, l'auteur dit que les compagnons de Paul ont entendu la voix, tandis que, d'après saint Paul, ils ne l'ont pas entendue. Dans le dernier texte, le sens logique du verbe est simplement *comprendre*, qui peut d'ailleurs être aussi son sens grammatical.

Et c'est là le moins qu'elles puissent valoir (1).

§ II.—SAINT PAUL ET LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

« De tout temps, remarque un des maîtres de la science historique contemporaine, il y a eu deux manières de concevoir la divinité de Jésus-Christ. Les uns le considéraient comme un homme devenu Dieu, les autres comme Dieu devenu homme. Je dois dire tout de suite que la seconde conception est la seule orthodoxe, et que, si l'autre a été cultivée en divers temps, ç'a toujours été par des hérétiques ou des imprudents. Elle introduisait dans l'Incarnation une sorte de progrès, dont les étapes étaient marquées par la naissance miraculeuse du Christ, par son baptême, sa résurrection, son

(1) Je ne parle pas ici de l'autorité de saint Paul comme écrivain inspiré.

ascension. Jésus-Christ était devenu Dieu par avancement.

« L'autre explication, l'explication orthodoxe, celle qui traduit et développe le *Verbum Caro factum est*, devait, pour satisfaire le vrai sens chrétien, se mettre en garde contre certaines conséquences excessives. Ceux qui l'avaient défendue avaient toujours eu quelque peine à sauver la réalité physique de l'homme dans la personne sacrée du Sauveur. Dieu devenant homme embrassait en quelque sorte l'humanité qu'il s'associait, la volatilisait, la transformait en un simple fantôme... (1). » On ne saurait mieux signaler le double écueil où risque de se heurter tout esprit même sincère qui s'applique, sans le secours de la tradition catholique, à la recherche de la foi en Jésus-Christ. Mutiler le Dieu ou l'homme dans le Christ, ce fut, suivant le positivisme ou la métaphysique outrée des individus et des époques, la faute originelle

(1) Abbé Duchesne, de l'Institut, *Eglises séparées*, p. 33.

de chacune des grandes hérésies. Et si nous supposons que, par l'effort individuel et indépendant, l'homme sincère dont je parle arrive à croire en Jésus-Christ, sans se méprendre sur la réalité de sa nature humaine et de sa divinité, il lui restera pourtant je ne dis pas à découvrir une explication totale, mais à se faire une notion exacte de l'union de l'une et de l'autre. Notion infiniment délicate à formuler en effet, puisqu'elle contient l'essence même du mystère de l'Incarnation !

Le Christ est vrai Dieu et vrai homme, mais il y a en lui une personnalité unique, celle du Fils de Dieu. Dualité de natures, unité de personne, voilà ce qu'il faut avoir sans cesse présent à l'esprit quand on étudie le Christ dans l'Évangile, sous peine de n'y rien entendre que confusément et à moitié.

N'y eût-il que ce motif, il faudrait bien se résigner à accepter cette formule toute faite, puisque, étant la clef des événements évangé-

liques, elle est à son tour justifiée par eux. Mais il s'en faut que, philosophiquement, elle soit dénuée de toute valeur. L'on peut se faire de la personnalité un concept propre et distinct, en disant qu'elle est le dernier mode qui achève l'être vivant et raisonnable, le faisant *lui* et non pas un autre, lui conférant une subsistance incommunicable. Cette idée ne saurait s'identifier avec celle de la nature ou essence de l'être vivant et rationnel, puisqu'elle en suppose les éléments déjà constitués et signifie le mode suprême qui les couronne (1).

Or, dans le Christ, si rien ne manque à l'hu-

(1) A elle seule, la raison n'aurait jamais découvert cette distinction, a écrit l'abbé de Broglie, il lui est même très difficile de s'en servir en dehors du domaine théologique, tant elle est subtile. Elle est cependant l'expression de l'une de ces variétés d'aspect des êtres réels, si profonds et si mystérieux.

Les dogmes étant des antinomies apparentes, plus profondes et plus reculées que celles qui se rencontrent en métaphysique pure, se composent d'une thèse et d'une antithèse, dont la synthèse est impossible ici bas.

Pour le dogme de l'Incarnation, la distinction entre la nature et la personne est comme l'ébauche et la formule imparfaite de cette synthèse.

manité du côté de ses éléments essentiels qui sont l'âme et le corps, il manque à cette humanité une personnalité proprement humaine : le corps et l'âme du Christ furent immédiatement saisis par la personne divine qui les gouverna exclusivement. Ni les facultés, ni les actes de l'homme ne furent par là supprimés dans le Christ, mais ils se trouvèrent directement rattachés à la source infinie de l'activité et de la vie; dans le Christ, le rapport de l'homme à Dieu ne fut point, comme il est en nous tous, un rapport de présence et d'influence, si intimes qu'on les voulût supposer, mais une union strictement personnelle, par laquelle Dieu s'appropriait complètement l'homme, et, chose difficile à pénétrer autant que certaine, faisait de l'homme non pas une partie de lui-même, mais véritablement lui-même.

On comprend maintenant que la méditation approfondie des Évangiles ne puisse, sans le secours de la Tradition Catholique, suggérer à

personne cette délicate explication, quoique elle la requière impérieusement. Et l'on me permettra de chercher dans l'ignorance ou l'oubli de cette formule la cause des obscurités persistantes qui arrêtent au seuil de la Révélation tant d'âmes droites, ou qui inquiète la foi de tant de croyants.

Pourquoi voit-on des écrivains protestants, non des moins qualifiés, ne savoir plus retrouver dans saint Paul la divinité de Jésus-Christ, ou tout au moins n'en extraire qu'une définition équivoque, plus timide et plus misérable, en vérité, que les vieilles distinctions ariennes ou semi-ariennes du IVe siècle? C'est qu'ils ont laissé glisser de leurs mains le fil conducteur de la formule traditionnelle, consacrée pourtant par les plus anciens Conciles auxquels ils ne refusent pas encore toute vénération. Tout à coup, les voilà contraints de s'arrêter dans leurs investigations théologiques, ne sachant point faire le départ de ce qui convient à l'homme et

de ce qui convient au Dieu en Jésus-Christ, ou bien, pour sortir d'embarras, énonçant les propositions discordantes que voici :

« Les mots *cum in formâ Dei esset* (dans le II^e^ chap. de la lettre aux Philippiens) expriment une parenté substantielle du Christ avec Dieu... Mais cette expression ne signifie pas la divinité absolue; il y a encore ce que Paul appelle l'égalité avec Dieu (non rapinam arbitratus est *esse se æqualem Deo*), position supérieure que le Christ aurait pu songer à ravir, mais qu'il n'a point usurpée.

« Le Christ est de nature divine, mais il y a cette différence entre lui et Dieu même que, ce qu'il sera à la fin, il doit le devenir, et il le devient réellement par le libre développement de sa vie morale... »

On pourrait ne pas croire que je cite textuellement M. Sabatier, tant ces lignes révèlent de superbe indifférence à l'égard de toute saine métaphysique, ou simplement de toute logique.

Comprenne qui pourra comment *une parenté substantielle avec Dieu* ne signifie pas *la divinité absolue;* comment, si le Christ est de *nature divine*, il lui est possible de songer à *ravir l'égalité avec Dieu*, ou comment il lui reste à gravir *cette position supérieure;* comment enfin c'est par le libre développement de sa vie morale qu'il peut parvenir à la divinité absolue...

De telles contradictions étonnent plus qu'elles ne choquent : il est facile de se les épargner ou de les résoudre, si l'on est attentif à ne point confondre dans le Christ la personne divine et la nature humaine. A l'une reviennent la parenté substantielle et l'égalité parfaite avec Dieu, la divinité absolue; à l'autre reste la condition essentiellement inférieure de créature, sans nul besoin d'ailleurs de s'élever à *une position supérieure*, puisque son étroite alliance avec la personne divine fait d'elle, dès le premier moment, l'organe immédiat de la vertu

divine. Le prétendu développement de la vie morale du Christ ne lui eût rien mérité à lui-même.

L'amour et la foi par lesquels le Christ règne sur les âmes ne sont un mérite que de notre côté, et ne lui rapportent rien qui ne lui soit dû absolument. Et quant à la glorification corporelle de Jésus, loin de pouvoir faire l'objet d'un mérite de sa part (au sens strict et théologique du mot), elle devait être plutôt l'état habituel de l'Homme-Dieu. En réalité, la Transfiguration sur le Thabor suspendait simplement *un miracle*, qui arrêtait le rayonnement divin dans l'humanité du Christ.

Le protestantisme, captif d'une exégèse exclusivement verbale et fatalement incohérente, sous prétexte de montrer le travail progressif de la pensée de saint Paul, la résout en idées confuses, la rabaisse au-dessous de la pensée rationaliste elle-même. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette dislocation des articles les

plus vitaux du Credo protestant, ni l'effort de la couvrir du nom de saint Paul.

Ce dont il faut nous assurer, au contraire, c'est que l'Apôtre, quand il témoigne du caractère surhumain de Jésus-Christ, entend comme nous sa divinité. Et il est aisé de dégager le sens catholique de ce témoignage, pour peu que l'on se préoccupe de ne pas imputer à la pensée du grand Apôtre une série d'équivoques semblables à celles que j'ai signalées. Non, saint Paul ne fait pas de Jésus-Christ un Dieu *par avancement*, un Dieu parvenu et métaphorique; mais il adore et proclame en Jésus-Christ la personne unique du Fils éternel, véritablement homme et Dieu tout ensemble.

Je dis véritablement homme, d'abord. Car la personnalité divine ne meut point l'humanité du Christ comme un mannequin ou un fantôme; elle ne supprime en elle ni les facultés sensibles ni les fonctions de l'âme. Elle pénètre si complètement ce corps et cette âme qu'à tra-

vers eux elle joue, si l'on peut ainsi parler, avec une souveraine aisance le rôle de la personnalité humaine.

Saint Paul heureusement ne saurait être suspect de *docétisme*, je veux dire de cette étrange idée qui se répandait en Syrie dès les premiers jours du Christianisme, et faisait du Christ vivant, agissant, enseignant et souffrant une simple apparence et un fantôme. Paul parle des origines humaines, de la naissance temporelle de Jésus, et fait de lui un fils de la femme, un fils de David, un vrai descendant des Patriarches hébreux « selon la chair ». Il prête à Jésus « la bénignité, la mansuétude, la patience », toutes vertus qui se réfèrent au cours journalier d'une existence humaine bien réelle, et qui sembleraient ici trahir une réminiscence personnelle de Paul. En outre, la lettre aux Hébreux nous livre certainement la pensée de Paul, quand (au chap. XII) elle nous représente Jésus capable et libre de goûter, s'il l'eût

voulu, toutes les joies humaines, et choisissant la croix, supérieur par là aux humiliations et aux mépris : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.* Si Jésus avait toutes les joies humaines à sa portée, c'est donc qu'il avait toutes les facultés sensibles de l'homme. De même, quoique la science théorique de Jésus fût incapable d'accroissement, parce qu'elle s'éclairait à l'infinie lumière où baignait son âme, cependant il pouvait faire l'expérience *pratique* des choses et acquérir des notions sensibles nouvelles, puisque nous lisons encore : « En souffrant, il a appris ce que c'était qu'obéir » (Hebr., v). Comment exprimer plus fortement la réalité de la nature humaine du Christ?

Le génie occidental est à l'abri de l'aberration que ces observations repoussent : elles ne sont pas pour cela superflues. Elles écartent de l'Apôtre toute ombre de parenté intellectuelle avec les sectes gnostiques, qui faisaient

de l'Incarnation une sorte de prestige, divin peut-être, mais néanmoins illusoire; — elles nous montrent ses enseignements dogmatiques, moraux et mystiques reposant sur la réalité positive d'un fait historique (1); — elles rendent son témoignage à la divinité de Jésus plus saisissant et plus complet.

Ou plutôt, ce témoignage à la divinité du Christ, il ne faut point se le figurer, sous la plume de saint Paul, dans une forme qui sépare et isole de l'humanité de Jésus la notion abstraite de Fils de Dieu. Puisque Dieu s'est fait homme précisément pour cesser d'être dans

(1) Il est peut-être utile de rappeler que l'auteur du troisième Évangile, le plus précis pour la chronologie des faits et le plus remarquable pour l'ordonnance historique du récit, n'est autre que l'auteur des Actes, c'est-à-dire le disciple et le compagnon fidèle de Paul.

Que l'Apôtre ait pu, ou non, fournir à l'Évangéliste une part de ses informations, il est au moins certain qu'il a connu et contrôlé tout ce que Luc nous a transmis. C'est une vraie joie pour le croyant de pouvoir ainsi rapprocher ensemble et rapporter aux mêmes sources l'adorable histoire des premières années de son Maître et la plus haute interprétation doctrinale de sa Foi.

l'âme et dans la religion des hommes une pure abstraction; puisque c'est par son humanité qu'il devient Révélateur, Rédempteur et Médiateur; puisque surtout, selon la foi de Paul, l'humanité de Jésus tient d'un lien si étroit à la personne divine et la personne divine à l'humanité de Jésus, il n'est permis ni à Paul ni à aucune âme religieuse, dans la suite des temps, de négliger le Christ-Homme pour ne s'attacher qu'au Christ-Dieu, encore moins de séparer l'un de l'autre. Voilà pourquoi saint Paul, sans jamais donner de l'Incarnation l'idée de ce confus alliage humano-divin que nous avons écartée tout à l'heure, ne s'attarde pourtant point à dédoubler le Christ. Certes, c'est bien le mystère de l'Homme-Dieu, qui toujours inspire sa pensée et emplit son cœur, — et l'on ne saurait s'y méprendre; mais l'on ne saurait davantage exiger de lui qu'il distingue rigoureusement et qu'il étudie à part, comme les théologiens postérieurs en auront le loisir dans leurs

sommes, les deux termes de ce mystère. Paul parle purement et simplement du *Christ*, de *Jésus*, du *Seigneur*, parce que c'est toujours à travers les traits sanglants du Crucifié qu'il reconnaît, salue et adore son Dieu. Le Christ avait préféré et affecté, en parlant de lui-même, l'appellation de *Fils de l'Homme*, comme si ce fût la seule qualité dont on eût pu douter et qui eût besoin d'être affirmée, tant elle marquait d'abaissement inouï : de même, l'immense amour de Paul, autant que sa foi, ne lui permet point de séparer jamais de Jésus le Fils Éternel de Dieu.

Et maintenant, la preuve que, pour saint Paul, la divinité du Christ n'est point un concept métaphysique plus ou moins vide, ni seulement une métaphore, c'est qu'il lui assigne dans la Trinité le rang exact que le Credo Catholique lui donne.

Le Christ, c'est « le propre Fils de Dieu » (Rom., VIII, 32).

Le Christ, c'est « le Fils Bien-Aimé de Dieu » (Ephes., I, 6; Colos., I, 13).

Le Christ, c'est « le Seigneur de gloire » (I Cor., I, 8).

Car « il est l'image du Dieu invisible » (Coloss., I, 15);

« La splendeur de la gloire et la figure de la substance du Père » (Hebr., I, 3).

« C'est par lui et c'est aux rayons de sa face que les cœurs s'illuminent de la claire connaissance du Dieu qui fit jaillir la lumière des ténèbres » (II Cor., IV, 6).

« Il est la vertu active et la sagesse de Dieu » (I Cor., I, 24).

« En lui toutes choses ont été créées dans le ciel et sur la terre, les visibles et les invisibles » (Colos., I, 16).

« Il est hier, il est aujourd'hui, il est à jamais » (Hebr., XIII, 8).

« Il est avant tous, et tout subsiste en lui » (Colos., I, 17).

« C'est par lui que Dieu fit les siècles » (Hebr., I, 2).

« Il est le Dieu éternellement béni (1) » (Rom., IX, 5).

« En lui habite substantiellement la plénitude de la divinité » (Colos., II, 9).

Tous ces traits, qui, même épars dans les écrits de saint Paul, ont tant de force, prennent ici une valeur d'ensemble sur laquelle je dois brièvement insister. Ils sont plus qu'un souvenir, plus et mieux qu'une paraphrase du Prologue de l'Évangile de saint Jean : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu...;* ils en sont presque la reproduction. La parfaite conformité de la foi des deux Apôtres en la divinité de leur Maître y est éclatante. De part et d'autre, même conception de la Trinité et de l'Incar-

(1) Je cite ce texte, bien que, dans le grec, il puisse être ponctué d'une manière qui en modifierait le sens. Mais il n'ajoute rien à ceux qui le précèdent.

nation, même précision et même profondeur, même accent de foi humble et enthousiaste qui n'a pas encore la vision du vrai infini, mais qui sent qu'elle y touche ; même absence de ces développements philosophiques qui traduiraient l'effort ou la complaisance de la raison humaine, retour d'une découverte dans les régions de la pensée. Paul et Jean ont évidemment reçu du même Maître cette notion magnifique de la vie intime de Dieu, infiniment active et infiniment féconde. Le terme de la pensée divine ne saurait être, comme en l'homme, une idée fragile, accidentelle à lui-même et transitoire, parce que l'objet de la pensée de Dieu ne peut être que Lui-même ; et de même le terme de l'amour divin ne saurait être une perfection ni une jouissance accidentelle et inférieure à lui-même. En se contemplant et se réfléchissant, Dieu conçoit donc et énonce l'image vivante, personnelle et complète de tout ce qu'il est : voilà son Fils. Et l'amour qui s'exhale de lui

à ce Fils et de son Fils à lui fleurit en un autre terme personnel et vivant : voilà son Esprit, c'est-à-dire le souffle ardent de son sein, la respiration de bonheur et de vie qui tour à tour le fait s'épancher et s'attirer en lui-même.

Or, atteste saint Paul, c'est le Fils de Dieu, c'est cette vivante plénitude de ses essentielles perfections qui réside dans l'humanité de Jésus. Splendeur de la gloire et figure de la substance du Père, il est aussi le miroir, le type, l'idée de toutes ses œuvres. C'est par lui qu'il les réalise au dehors, et qu'il donne à toutes choses l'ordre, la mesure, la beauté; le Christ est donc bien réellement la « vertu et la sagesse de Dieu ». Il est excellemment le « premier-né de toute créature », comme Paul dit encore, non seulement parce que dans le plan divin son humanité domine la vie du monde, mais surtout parce que c'est par lui, sa pensée éternelle et sa raison vivante, que « Dieu fit tous les siècles ».

Après ces témoignages directs, Paul en fournit vingt autres qui s'y rattachent, et qui continuent le rapprochement entre ses affirmations et celles de l'Évangile de saint Jean. Il parle « du don inénarrable de Dieu » avec une émotion qui fait penser à la parole de Jésus à la Samaritaine : Si tu savais le don de Dieu ! Ce don de Dieu c'est son Fils : pour qu'on ne s'y trompe pas, Paul montre que, par équivalence ou plutôt par sa suréminente valeur, ce don implique celui de toutes choses (Rom., VIII, 32). C'est le don proprement divin. — Paul dit : « Le Christ m'a aimé et s'est livré *pour moi ;* » (Galat,. II, 20) ; sa divine prescience m'a discerné et m'a expressément compris, moi et chacun des hommes à venir, dans l'application de son sacrifice. Jean n'avait-il pas dit, songeant au même amour : « Jésus, ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, les aima jusqu'à la fin ? » Dans l'une et l'autre parole, la pensée déborde la lettre, parce que c'est la pensée d'un amour infini.

Paul enseigne que le « Christ est en nous », qu'il « habite par la foi dans nos cœurs » (Rom., VIII, 10 ; — Ephes., III, 17). Et Jean répète, sous tant de formes, le mystérieux enseignement de cette divine union de l'âme avec le Christ : « Demeurez en moi et moi en vous ; » — « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre séjour en lui. » Assurément, la présence de Jésus, dont on parle ici, n'est point une présence humaine.

« La grâce de Dieu, dit encore Paul, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom., VI, 23). Et Jean nous renvoie la parole du Maître : « La vie éternelle, c'est la vision de Dieu dans l'autre vie ; et déjà la connaissance du Christ ici-bas » (Jean, XVII, 3). Si l'on admet que Paul est incapable de plagier servilement qui que ce soit, il faut bien admettre aussi qu'il est ici l'écho d'une doctrine divine(1).

(1) Je prolongerais outre mesure cette démonstration, si je

Il reste une dernière remarque à faire. Cette foi de Paul en la divinité de Jésus, si exacte, si absolue, si simple, si dégagée de toute influence imaginative, si différente aussi du goût de la spéculation abstraite, ne traduit pas seulement un état d'âme mystique chez l'Apôtre : elle remonte et s'appuie à une certitude de fait, à une véritable évidence historique. Je ne parle pas du coup de foudre de la route de Damas: j'ai indiqué plus haut comment il faut l'apprécier au point de vue qui nous occupe. Je veux dire le fait de la résurrection de Jésus, que l'Apôtre ne cesse point d'invoquer, comme la preuve, en définitive seule démonstrative, de l'autorité divine des préceptes de l'Évangile et de la divine réalité des promesses de résurrec-

voulais consigner les passages où saint Paul prête indistinctement à Jésus et à Dieu le nom de « Seigneur », où il confond la foi et l'obéissance au Christ avec la foi et l'obéissance à Dieu, où il assimile la libéralité, la grâce, l'action providentielle ou intérieure du Christ à celles de Dieu. Ainsi, partout dans saint Paul, le Christ est en même temps distinct du Père et identique à Dieu.

tion et d'immortalité qu'il apporte aux hommes. « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, vaine est votre foi. Bien plus, nous sommes alors convaincu de faux témoignage contre Dieu, en le faisant faussement intervenir en faveur du Christ... » (I Cor., xv, 14).

Si le Christ n'est point ressuscité, comment a-t-il pu se donner pour le maître absolu de la vie, et oser dire : J'ai le pouvoir de livrer mon âme et aussi celui de la reprendre? (Jean, x, 18). Si le Christ n'est point ressuscité, que devient notre résurrection à nous-mêmes, puisque c'est le Christ qui a dit : Quiconque croit au Fils, je le ressusciterai au dernier jour? (Jean, vi, 40). Tel est bien le raisonnement de Paul, car il ajoute : « Si c'est uniquement pour la vie présente que nous croyons au Christ, nous sommes les plus misérables des hommes » (I Cor., xv, 19). On ne dira point que l'Apôtre ait mal compris ou mal posé la question.

Heureusement, il la résout par des faits. « Le Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; il a été enseveli, et le troisième jour il est ressuscité; il s'est fait voir à Pierre et ensuite aux onze Apôtres; puis il s'est fait voir à plus de cinq cents frères réunis desquels beaucoup sont encore vivants, mais quelques-uns sont morts; ensuite il s'est fait voir à Jacques, puis à tous les Apôtres; enfin, il s'est fait voir au dernier de tous, à l'avorton d'Apôtre qui vous parle, à moi!... » (I Cor., xv).

Et dans saint Paul ce témoignage revient comme une variation où l'on sent toute la force calme de la certitude, toute l'adoration de la foi, toute l'allégresse du triomphe: c'est l'alleluia de cette grande âme aux sévères harmonies :

« Le Christ est ressuscité, il siège à la droite du Père, qu'il fléchit sans cesse en notre faveur » (Rom., viii, 34).

« Le Christ est ressuscité pour régner sur

les vivants et les morts » (Rom., XIV, 9); « Le Christ ressuscité ne meurt plus ! » (Rom., VI, 9).

§ III. — SAINT PAUL ET L'IDÉE DE L'AUTORITÉ DANS L'ÉGLISE

J'ai dit qu'on retrouve dans saint Paul tout le Catholicisme. C'est une affirmation imprudente, si l'on entend par là que les lettres de l'Apôtre sont l'inventaire dressé par avance, ou le code, ou le manuel des formes religieuses, soit dogmatiques, soit disciplinaires qui constituent la religion catholique romaine, et font d'elle aujourd'hui la seule confession chrétienne intégrale.

Non, telle n'est point notre prétention. L'imprudence, si imprudence il y a, c'est plutôt de vouloir que, dès le premier instant, les formules dogmatiques révélées par le Christ aient livré

tout leur sens, que leur compréhension, autant qu'elle est possible à l'esprit de l'homme, ait été pour tous immédiate et soudaine, — et qu'on en doive trouver le développement rationnel, méthodique et complet dans les écrits de saint Paul et des autres apôtres ; l'imprudence, c'est aussi de vouloir que, dès l'origine, l'action d'une autorité suprême dans l'Église du Christ s'affirme et se déploie par les mêmes moyens organisés ou avec la même liberté que de nos jours.

On ne saurait assez relever l'inconséquence qui se cache sous les récriminations du protestantisme contre les empiétements et les innovations de l'Église Romaine : il exige, pour reconnaître une autorité suprême et unique dans l'Église, qu'on lui en montre pour ainsi dire les registres primitifs. Qu'est-ce que cela, sinon faire de l'Église du Christ, au lieu d'une société qui vit et se développe, le bloc rigide que précisément on lui reproche d'être, résis-

tant de toute son inertie à toute tentative de progrès, pesant de tout son poids, comme un lourd fétiche, sur la conscience des croyants ? Non, il n'y a que les créations des idéologues qui sortent stéréotypées du cerveau de leurs fondateurs. L'Église ne serait pas une institution divine, destinée à être la contemporaine de tous les siècles, si elle nous apparaissait au temps de saint Paul, j'entends dans les manifestations extérieures de sa vie, ce qu'elle est au nôtre. Dieu veut une progression harmonieuse et lente entre l'éclosion du germe et l'expansion de la plante, et pourtant toute la plante est dans le germe. Et l'Église, c'est « le grain de sénevé, qui d'abord est une menue semence, puis devient un grand arbre où s'abritent les oiseaux du ciel ».

Pour parler sans images, qui ne comprend qu'avant d'exercer l'autorité, il fallait l'établir? C'est par la prédication de la loi nouvelle et la fondation des communautés chrétiennes, bien

plus que par l'affirmation directe d'elle-même, que l'autorité devait, à l'époque primitive, remplir sa mission et du même coup se faire accepter. Mais dans le groupement des fidèles en églises particulières se dessine déjà la constitution hiérarchique de l'Église, appelant comme son couronnement régulier, la primauté absolue d'un chef suprême. Car, une fois fondées, ces églises ne sont pas laissées chacune à son autonomie propre, mais elles demeurent sous la surveillance d'une autorité majeure qui est alors celle des Apôtres. Si cette surveillance doit se continuer après l'ère apostolique, rien n'indique dans l'Église qu'elle doive être exercée collectivement par les successeurs des Douze, tandis que Pierre est désigné comme le rempart perpétuel de l'Église contre les assauts des puissances ennemies. Dès l'origine, la primauté de Pierre est un droit existant, sinon un fait universel.

De même, pour n'être point toutes fixées

avec une précision et une clarté définitives dans les écrits des Apôtres, — qui, après tout, sont des écrits de circonstance, — les propositions dogmatiques n'en contenaient pas moins, dans la prédication apostolique, tout le sens que l'Église y a parfois découvert plus tard. Dans ce cas, elles ont été simplement développées. Car il n'y a que les propositions absurdes d'où l'esprit ne puisse rien tirer, parce qu'elles ne peuvent servir de prémisses au raisonnement. Les propositions dogmatiques peuvent faire fonction de prémisses, étant riches d'un sens infini, et devenir fécondes en conclusions théologiques. Mais qui ne voit que la possibilité d'une certaine interprétation progressive des formules révélées entraîne la nécessité d'une suprême autorité doctrinale dans l'Église? Où trouver autrement l'organe et le contrôle du développement dogmatique, dès là que le développement dogmatique est possible?

Or, sans entreprendre une longue discussion

e textes, il est facile et il suffit de constater *remièrement* que nulle part, dans l'enseigne- ient de saint Paul, l'Église n'apparaît comme ne simple union morale des croyants, sans nul igne authentique et sans nulle garantie de 'unité de leur foi, sans nul rapport de subor- lination à une autorité souveraine et univer- selle.

Si la foi que prêche saint Paul n'était que l'espèce de confiance aveugle dans les mérites du Christ qui fait tout le dogme et toute la mystique d'une si large fraction du protestan- tisme, alors, j'en conviens, la notion tradition- nelle de l'Église et de l'autorité dans l'Église serait presque incompatible avec la pensée de saint Paul. Ou du moins, dans une économie du salut aussi simplifiée que celle-là, dans ce système de la sécurité aveugle et sanctifiante bon gré mal gré, l'idée de l'Église conçue comme société visible et parfaite n'est plus qu'une superfétation, et l'idée de l'autorité de

l'Église n'est plus qu'un de ces concepts formalistes que le temps suggère aux successeurs des grands fondateurs. Mais telle n'est point la foi que prêche Paul : c'est l'obéissance de l'esprit qu'il exige avant toutes choses du chrétien, et c'est là le sens énergique qu'il donne à la foi. Son rêve d'apôtre c'est « de captiver toute intelligence sous le joug du Christ » (II Cor., x, 5); il ne veut pas que ceux qu'il a gagnés à la foi soient de « petits enfants, flottant à tout vent de doctrine et jouet de la perversité des hommes habiles à circonvenir par l'erreur » (Ephes., iv) ; il leur recommande de « ne plus marcher, comme les païens, dans la vanité de leurs pensées, l'esprit plein de ténèbres, étrangers à la vie de Dieu à cause de leur ignorance et de la cécité de leurs cœurs » (*ibid.*); il les met en garde contre « la duperie des grands mots » (Colos., ii) ; il les veut voir « confirmés dans la foi qui leur fut enseignée, prémunis contre toute vaine et trompeuse

philosophie, tirée des traditions humaines ou des principes d'une science purement terrestre » (*Ibid.*).

Il y a, je le sais, dans la plupart de ces recommandations une allusion aux doctrines judaïsantes ou gnostiques qui, chacune à sa manière, soit en prêchant les pratiques de la loi mosaïque, soit en transférant à des êtres imaginaires le caractère médiateur du Christ, rabaissaient la valeur de la foi. Mais rien ne permet de limiter à ces deux courants d'erreurs la portée de tels avis : ils ont en même temps et de toute évidence un sens général. La foi, dont saint Paul veut sauvegarder l'intégrité, ce n'est point seulement la croyance en l'infinie suffisance des mérites du Christ, mais un corps de doctrines dont les pasteurs de l'Église ont « le dépôt » (I Tim., VI), qu'ils doivent ne ne point mettre en péril par « de téméraires nouveautés de paroles », qu'ils doivent défendre « à temps et à contre-temps » (II Tim., IV).

Il y aura « des époques où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, et se ramasseront de tous côtés des maîtres qui chatouillent leurs oreilles et les nourrissent de fables » (*ibid.*); mais « les Apôtres, les prophètes, les Évangélistes, les Pasteurs et les Docteurs sont établis par le Christ pour promouvoir l'unité de la foi et y amener tous les hommes » (Éphes., IV, 11). En telle sorte que « l'Église du Dieu vivant soit la colonne qui porte la Vérité » (I Tim., III).

Si donc, dans la pensée de saint Paul, la foi est autre chose qu'une sécurité fatale et une confiance aveugle dans les mérites rédempteurs du Christ; si elle est d'abord une victoire de Dieu sur l'intelligence, une adhésion nécessaire à un dogme précis et complexe, sujet aux oppositions des sophistes de tous les temps, il faut pareillement que l'Église, patrie et société des croyants, soit autre chose qu'une union purement morale et qu'une fra-

ternité mystérieuse des âmes, compatible avec des compromis de croyances ou même avec des différences exclusives dans l'interprétation de la foi. Le lien social des croyants, ce sera, avant toutes choses, leur conformité visible et certaine dans la même foi. Point d'Église sans croyants, point de croyants sans foi intégrale. Mais le lien social des croyants se brise, l'orthodoxie n'est qu'un vain mot, l'unité de foi une chimère, et saint Paul lui-même, en plus d'un chapitre, nous laisse perplexes sur le sens de son enseignement dogmatique, s'il n'y a pas, dans l'Église, une autorité indéfectible et suprême, qui soit, selon la belle expression théologique, la règle vivante de la foi.

Secondement, on ne peut pas davantage s'autoriser de saint Paul pour nier que cette suprême autorité ait été mise par le Christ aux mains d'un Chef unique, et que ce Chef soit Pierre. Les remontrances publiques que Paul adressait à Pierre, à Antioche, ont cessé d'être

une objection contre la primauté de celui-ci. Paul, qui avait tant à lutter pour dégager des formalités judaïques la Révélation chrétienne et exempter de cet inutile fardeau les païens convertis, relevait vigoureusement l'attitude équivoque dont Pierre se donnait le tort avec les convertis païens et juifs. Ni la véhémence de ces reproches, ni surtout la façon dont saint Paul en allègue le souvenir dans sa lettre aux Galates ne s'expliquent suffisamment, ce me semble, si l'importance considérable de la personne et des exemples de Pierre ne donne point à la résistance de Paul la valeur d'un argument péremptoire contre le parti judaïsant (1).

Mais, je le demande, pourquoi voudrait-on que saint Paul eût prêché la primauté de saint

(1) Ce qui montre qu'il ne s'agissait pas d'un dissentiment de principes entre les deux Apôtres, c'est que Paul lui-même avait pu, sans biaiser, soumettre son disciple Timothée à la plus grave des prescriptions mosaïques, par précaution du côté des juifs (Act., xvi), et cela peu de temps après que l'Assemblée de Jérusalem avait abrogé les observances.

Pierre, comme si, à ces premières heures du Christianisme, ce n'était pas assez pour l'un et pour l'autre de prêcher Jésus-Christ?

Et cependant, si l'on y prend garde, les lettres de Paul insinuent des indications positives sur le caractère des prérogatives de Pierre. C'est dans cette même lettre aux Galates que Paul raconte comment, pour consacrer ce qu'on peut appeler ses trois années de noviciat apostolique, il vint voir Pierre à Jérusalem, et demeura quinze jours auprès de lui. Et l'on sait de quel trait de sa plume Bossuet a souligné ce détail (1). C'est Paul qui nous apprend que Pierre le premier de tous a vu Jésus ressuscité (I Cor., xv). Enfin, peut-on ne point remarquer que c'est précisément dans sa lettre aux Romains (Pierre ayant déjà vraisem-

(1) « Il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée : le contempler, l'étudier, dit saint Chrysostome, et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui, dit le même Père. » (Sermon sur l'Unité de l'Église, Edit. Lebarq., tome VI.)

blablement pris possession de cette Église) que Paul s'excuse « d'avoir été assez osé que de leur écrire » ? — « Je n'ai voulu, dit-il, que vous rappeler ce que vous savez, m'autorisant pour cela de la grâce qui m'a fait le ministre de Jésus-Christ parmi les Gentils. Car je n'aurais pas le courage de parler, si le Christ lui-même n'agissait par moi, par ma prédication et mes travaux, par les signes et les prodiges, pour amener les Gentils à l'obéissance. J'ai eu soin, jusqu'à présent, de prêcher l'Évangile là seulement où n'avait pas encore pénétré le nom du Christ, évitant de bâtir sur les fondements d'autrui; et de là mille empêchements de venir à vous » (Rom., xv, 15-22).

Ces données, que suggèrent les lettres de Paul, quelque clarté qu'on leur accorde ou qu'on leur refuse, et indépendamment de leur harmonie avec les indications des Évangiles, nous permettent au moins de prêter à Pierre une place à part dans l'organisation primitive de

l'Église. Mais cette place ne peut être l'ordre purement honoraire, car Jésus n'a point songé à distribuer aux siens des distinctions simplement honorifiques. On voit la conclusion qui s'impose.

Pourquoi voudrait-on que saint Paul l'eût explicitement formulée? Je le répète, Paul avait alors à prêcher Jésus-Christ, et non pas à prêcher saint Pierre.

En revanche, Pierre, parlant de « son bien-aimé frère Paul », a pu témoigner « de la sagesse qui a été départie au grand Apôtre »; puis il laisse l'avertissement « aux imprudents et aux esprits inquiets de tous les siècles de ne point pervertir le sens quelquefois difficile des lettres de Paul » (II Petr., III).

En vérité, cette petite phrase, qui est un jugement d'autorité sur saint Paul lui-même, ne sent-elle point déjà son *Maître infaillible ?...*

CHAPITRE IV

LE TÉMOIGNAGE DE L'AMOUR

§ I. — LE DÉSIR DE DIEU DANS L'AME HUMAINE

L'amour de Dieu tient au plus intime de l'âme humaine par la racine d'un désir primitif, le désir du bien absolu : l'amour de Dieu, c'est, du côté de l'homme, ce désir prenant conscience de lui-même, s'exerçant par l'effort, se développant surtout et se transformant sous l'action de l'Évangile.

Du côté de Dieu, l'amour fut toujours, en réponse au désir et à l'appel de l'homme, un don qui surpassait ce que l'homme pouvait

attendre : car, sous des formes variées et mystérieuses, il lui livrait quelque chose de sa vérité transcendante et de sa propre vie. La Révélation et la grâce sont une source qui jaillit dès le premier jour, dont les eaux peuvent se répandre inégalement, ou même parfois disparaître sous le sol, mais ne cessent jamais de couler.

Je voudrais dire ce qu'est exactement le désir de Dieu dans l'âme humaine, puis ce qu'il devient dans l'âme de saint Paul sous l'influence du Christ.

Le désir de Dieu, c'est la traduction dans la langue de tous et la signification simplement humaine de ce tourment de l'infini, dont tant d'ames passionnées et poétiques nous ont raconté l'angoisse. Il est autre chose que l'appel éperdu d'une sensibilité mille fois déçue, et déjà guettée par le désespoir ou la folie, à quelque volupté suprême, à quelque ivresse sans

fin ; — autre chose même que le rêve idéal réservé à une élite d'êtres raffinés. Il est une loi de nature, un instinct essentiel à nous tous, ainsi que l'ancienne sagesse lui en reconnaissait le caractère. Il est, en notre volonté, un penchant nécessaire correspondant aux lumières que l'induction philosophique ou la raison naturelle nous donnent sur Dieu. Parce que la vérité intelligible nous apparaît comme n'ayant pas d'autre mesure que l'être universel, la volonté sent aussi se creuser en elle une capacité d'adaptation à l'universalité du bien : c'est par là qu'elle mérite le beau nom d'appétit rationnel. Antérieurement à toute expérience décevante, indépendamment de l'influence subjective que l'idée de l'absolu peut avoir sur nous, « c'est par une nécessité de *structure* que la volonté humaine, s'originant à l'intelligence humaine faculté du vrai universel, a pour objet le bien universel (1) ». Un métaphysi-

(1) R. P. Gardeil, *Revue Thomiste* juillet 1898.

cien du XVII^e^ siècle (1) la compare au centre de la circonférence, duquel la puissance rayonnante ne s'épuise jamais, parce que chacun de ses rayons n'atteint qu'un point de la circonférence et laisse toujours place à d'autres; les rayons, ce sont les désirs et les amours de l'âme; mais la circonférence, qui répond adéquatement à toute la somme des irradiations possibles du centre, c'est l'absolu, c'est l'infini, c'est Dieu. L'appétit du bien absolu c'est le ressort profond qui projette sans cesse la volonté humaine au-delà du monde des réalités changeantes et bornées qu'elle atteint d'abord, — qui soutient son activité infatigable, qui lui permet d'approcher, de pressentir et au moins une fois de désirer d'amour cette Bonté et cette Beauté souveraine, vers laquelle, d'anneau en anneau, la chaîne harmonieuse des perfections naturelles avait déjà guidé l'intelligence.

(1) Goudin, *ibid.*

Quel intérêt n'offrirait point l'étude des systèmes de psychologie et surtout celle des systèmes religieux, à qui voudrait l'entreprendre au point de vue des vicissitudes qu'a subies, à chaque siècle et dans chaque race, le désir du bien absolu, et démêler les influences avec lesquelles il était en lutte! Ce nouveau critérium éclaire si bien toute la philosophie de l'histoire que, même à la simple réflexion, il devient facile de la résumer tout entière, en ramenant les fortunes diverses qu'a rencontrées le désir de Dieu, en dehors du Christianisme, à deux formes principales: le polythéisme grec, et le panthéisme fataliste de l'Inde. L'un identifiait le désir de l'absolu avec le désir esthétique, et, pour mieux encore tromper la faim de l'âme, faisait de chacune des sources naturelles du plaisir esthétique, en la divinisant, un absolu particulier. C'est ainsi que le Grec pouvait se croire le plus religieux des hommes. En réalité l'instinct, merveilleusement affiné chez lui par

la rare beauté des formes qu'il avait partout sous les yeux, couvert comme d'un reflet d'infini par le mirage de ces formes parfaites, et par là même ne reconnaissant d'autre contrôle que celui des voluptueuses exigences de l'art, devenait la loi de la vie.

L'autre, le panthéisme fataliste, a désespéré d'abord de pouvoir jamais défendre le désir du bien absolu contre les opprimantes sensations qui tout autour de lui émanent des exubérantes manifestations de la vie naturelle : pour s'absoudre de cette défaillance, il a déclaré mauvais tout désir et toute espérance, il en a fait un inutile outrage à la majesté du grand Tout; enfin il a caché son accablement sous le voile de la sérénité impassible et de la pitié immense. Ce n'était plus seulement la profanation sensuelle du désir de Dieu, son éparpillement, sa multiplication illusoire, comme chez les Grecs : c'était sa mort, sans illusion et sans profit.

Que devenait du moins le désir de Dieu dans cette petite tribu hébraïque, dont la vocation était toute de désir et d'espérance? Il y prenait une ardeur, une intensité surhumaines, parce que déjà le Christ préexistait, pour ainsi parler, dans l'âme hébraïque et lui entr'ouvrait des perspectives d'outre-terre. C'est la voix de David qui immortalise ce tendre et poignant appel, répété depuis Abraham jusqu'à Jean-Baptiste, et où passe, déchirée et brûlante, toute l'âme des Patriarches, des Prophètes, des Saints et des Héros d'Israël. Mais cette voix n'est si belle que parce qu'elle est inspirée; et cette longue palpitation d'attente qui soulève l'âme de ce peuple n'est si violente que parce que c'est Dieu lui-même qui a posé sa main sur leur cœur. Jamais l'homme, laissé à l'inspiration de la seule religion naturelle, n'aurait écrit ni chanté les *Psaumes;* et Paul lui-même, s'il était resté le pharisien intellectuel des premières années, n'eût, sous aucun rapport,

égalé David. « David n'est pas seulement prophète, il est le prince de la prière et le théologien de l'Ancien Testament. C'est avec ses psaumes que prie l'Église universelle, et elle trouve dans cette prière, outre la tendresse du cœur et la magnificence de la poésie, les enseignements d'une foi qui a tout su du Dieu de la création et tout prévu du Dieu de la rédemption... Nul autre que David n'a mieux prié ; nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix, n'a mieux chanté la foi de tous les âges et mieux pleuré les fautes de tous les hommes. Il est le père de l'harmonie surnaturelle, le musicien de l'éternité dans les tristesses du temps, et sa voix se prête à qui la veut, pour gémir, pour invoquer, pour intercéder, pour louer, pour adorer... Il n'y a pas dans la vie de l'homme un péril, une joie, une amertume, un abattement, une ardeur, pas un nuage et pas un soleil qui ne soient en David et que

sa harpe n'émeuve pour en faire un don de Dieu et un souffle d'immortalité (1). »

Peut-être voudrait-on opposer à cette expression religieuse du désir de Dieu en David l'expression philosophique de l'Amour de la Beauté absolue, qui a fait de Platon le théologien du Paganisme. Est-ce que l'une n'équivaut point à l'autre? Écoutons, pour en juger, cette page immortelle qui, certes, n'a rien de commun avec l'harmonieuse mythologie et la religion populaire des Grecs : « Celui qui aura parcouru, selon l'ordre, tous les degrés du beau, parvenu enfin au terme de l'initiation, apercevra tout à coup une beauté merveilleuse, celle, ô Socrate, qui était le but de tous ses travaux antérieurs : beauté éternelle, incréée et impérissable, exempte d'accroissement et de diminution, beauté qui n'est point belle en telle partie et laide en telle autre, belle sous un rapport et laide sous un autre, belle en tel lieu et laide

(1) P. Lacordaire, 11e lettre à un jeune homme.

en tel autre, belle pour ceux-ci et laide pour ceux-là; beauté qui n'a rien de sensible comme un visage, des mains, ni rien de corporel; qui n'est pas non plus dans un discours ou une science; qui ne réside pas dans un être différent d'elle-même, dans un animal par exemple, ou dans la terre ou dans le ciel, ou dans toute autre chose, mais qui existe éternellement et absolument par elle-même et en elle-même, de laquelle participent toutes les autres beautés sans que leur naissance ou leur destruction lui apporte la moindre diminution ou le moindre accroissement, ou la modifie en quoi que ce soit... O mon cher Socrate, si quelque chose donne du prix à la vie humaine, c'est la contemplation de la beauté absolue (1). »

Ce serait altérer la beauté de ce morceau que de le tirer de son cadre philosophique pour en faire l'expression d'un sentiment religieux : il deviendrait alors trop inférieur et peut-être

(1) *Le Banquet.*

creux. C'est bien là un des plus nobles efforts de la pensée humaine pour élargir son champ de vision, c'est une *élévation* d'un grand contemplatif païen ; n'y cherchons point ce qui y manque le plus : le désir qui fleurit en amour. Platon ne pouvait l'y mettre, car nous savons dans quelle série d'archétypes bizarres, d'essence indéfinissable, il incarnait son idéal. Platon ici relève l'idée du Beau, mais il ne la transporte point jusqu'à Dieu.

J'ai dit qu'il y a toujours, à l'origine du désir naturel de l'infini, quelque notion générale de la Vérité et de la Beauté, mais le désir de l'infini naît lui-même principalement de l'idée du Bien. Platon oublie de chercher en Dieu le Bien Infini. Il ne célèbre donc ici qu'un seul des éléments du désir de l'infini : celui qui répondait davantage au génie et aux traditions de sa race, — oserai-je dire celui qu'il était le plus facile de découvrir et de formuler et qui, de plus, est, en soi, le moins incompatible

avec la vie païenne, pour qui sait l'entendre.

A-t-on observé que c'est ce dialogue du *Banquet*, dont l'amour de la Beauté absolue fait le thème, qui a suggéré cette expression d'*amour platonique*, d'une si profonde ironie ? Platon prétend épurer, par une savante discipline, l'amour de la Beauté sensible, mais, en définitive, il le met en face d'une idée vide, d'une abstraction morte, — ce qui apparemment est le préparer à quelque réaction fâcheuse.

David, au contraire, célèbre tous les éléments du désir de l'absolu, et c'est dans les attributs d'un Dieu vivant et personnel qu'il les salue et les contemple. Les Psaumes sont pleins de la Vérité de Dieu, — de sa Beauté qui contient et surpasse toute beauté (1), — surtout de sa Bonté et de sa Miséricorde, ses deux plus grands droits à l'amour de l'homme.

(1) Pulchritudo agri mecum est (Ps. XLIX). Même si ce Psaume était d'Asaph et non de David, l'identité du génie permettrait encore de l'alléguer.

Il n'est rien de ce que j'admire en Platon, qui ne soit en David, je ne dis pas avec la supériorité du lyrisme, mais avec autant d'exactitude, sous les vives images orientales, et souvent avec plus de force dans la pensée elle-même. Chez Platon, le désir de l'absolu part de la beauté sensible pour aboutir à une abstraction insaisissable et périlleuse ; en David, le désir redescend de Dieu en contre-coups délicieux et violents qui ébranlent le cœur de chair et les entrailles, et il les consume de sa soif sublime (1). Laissons à Platon l'avantage d'un idiome sans rival et de l'ordonnance, éternelle supériorité du génie grec : mais pourquoi l'image de la Beauté absolue, modelée par lui dans un marbre splendide, ne s'anime-t elle jamais, tandis que l'amour du Bien Infini emporte David si proche de cette région inacces-

(1) Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea (Ps. LXII).

sible où l'Idéal s'identifie, en Dieu même, avec la Réalité et la Vie ?

§ II. — LE DÉSIR DE DIEU DANS L'AME DE SAINT PAUL

Et cependant ce n'est pas en David, mais en saint Paul que s'achève l'expression du désir de Dieu, ou plutôt c'est saint Paul lui-même qui en devient pour tous les siècles la personnification incomparable.

Méconnu ou énervé par tous les paganismes, — en revanche singulièrement aiguisé chez les Hébreux par leurs traditions prophétiques et figuratives, mais demeuré même chez eux à demi conscient de son terme véritable et de ses conditions de vie, l'éternel et divin désir qui tourmente l'homme reçoit, dans l'enseignement de saint Paul, une définition précise qui

en contient toute la théorie ; et il revêt dans l'âme de Paul, sous l'influence du Christ, un caractère pathétique, on pourrait presque dire tragique, qui ne sera point surpassé.

Le Christ a creusé deux grands abîmes dans l'âme humaine, et c'est par là qu'il s'est montré Dieu : le premier abîme, ouvert devant l'intelligence du chrétien, c'est la révélation de la surnaturelle destinée qui l'attend et qui n'est autre que la vue sans voiles et la possession directe de Dieu ; — l'autre abîme, ouvert devant sa conscience, c'est le sentiment de l'infinie disproportion de son activité libre en regard de cette destinée. En effet, ce sont bien là les deux dogmes qui, dans le texte des Évangiles, se détachent en caractères saisissants : le dogme de l'élévation de l'homme à une vie nouvelle et supérieure, et le dogme de la nécessité du secours de Dieu pour y être admis.

Or, il est aisé de voir qu'en nous faisant cette double révélation Jésus-Christ n'a point ignoré,

ni voulu refouler en nous le désir du bien absolu : au contraire, il s'en empare pour le diviniser. Il a, pour ainsi dire, enté sur la tige vivace et indéracinable de ce désir le jet plus vigoureux et plus beau encore d'un désir et d'une espérance qui n'eussent point fleuri naturellement dans notre âme, et font désormais battre notre cœur à l'unisson de celui de Dieu. L'abîme du désir était déjà, si l'on veut, ouvert dans l'âme humaine : le Christ y est descendu pour ne plus cesser de le creuser davantage. Puis ayant fait de ce désir une aptitude qui nous assortit à Dieu même, il y a ajouté comme un stimulant nouveau et comme une garantie de dépendance envers sa grâce, ce sentiment aigu de la distance infinie et des indignités morales qui séparent encore le croyant du bienheureux terme. Nostalgie sublime chez les Saints, repentir éperdu chez les prodigues, voix intime qui maintient dans la vérité et rappelle sans cesse à la prière les

âmes communes, voilà ce que devient, dans la morale du Christ, le besoin senti de la grâce toujours présente, la conscience de la disproportion de la volonté en face de la destinée surnaturelle.

Dès lors aussi, le chrétien nous apparaît comme un être divisé au plus profond de lui-même, comme un glorieux déclassé. Il est en marche vers un royaume dont il se sait déjà sacré Roi, et il se découvre une absolue indigence; la lumière splendide qui lui arrive du but lui montre dans toute leur réalité les difficultés du pèlerinage; la foi et l'espérance accélèrent sa marche, l'emportent vers les hauteurs, un moment lui donnent la sensation joyeuse qu'il y vole, mais le moindre obstacle peut briser son grand coup d'aile, ou d'autres fois la fatigue de l'essor l'épuiser. Ainsi, le désir de Dieu semble toujours, chez le chrétien, osciller douloureusement de l'un à l'autre des deux abîmes dont je parlais tout à l'heure et qui

sont aux deux bouts de sa route : l'abîme de son indigence actuelle, et l'abîme de sa gloire à venir.

Et c'est cette condition pathétique faite par le Christ au désir de Dieu dans l'âme humaine que saint Paul exprime mieux encore que David. D'abord, avec quelle précision ne définit-il point l'objet du désir désormais agrandi jusqu'à l'infini par Jésus ! « Nos sciences et nos prophéties, dit-il, sont choses imparfaites : Quand sera venu le parfait, l'imparfait s'évanouira. Quand j'étais petit enfant, je parlais en enfant, je sentais en enfant : devenu homme je rejette les imperfections de l'enfance. Maintenant nous voyons la Vérité divine en un miroir et en énigme : un jour nous la verrons face à face. Maintenant je connais Dieu imparfaitement : un jour je connaîtrai Dieu directement comme Lui-même il me connaît » (I Cor., XIII, 9-12).

L'idée d'une telle béatitude est d'ordre transcendant; et, même aiguillonné par le désir

naturel de l'absolu, un grand cœur tel que celui de Paul n'aurait pu y aspirer, si ce n'est peut-être d'un désir inefficace d'imagination et de rêve. Il emprunte, pour nous le dire, une parole d'Isaïe qu'il accentue d'une note bien personnelle : « Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'est assez haut pour comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 9). Le génie de saint Paul eût pu, je n'en doute point, nous en fournir une preuve métaphysique, comme saint Thomas l'a fait plus tard ; il eût pu démontrer l'impuissance de l'entendement humain à se former à lui-même une image adéquatement représentative de Dieu, et par conséquent l'absolue impossibilité pour la raison naturelle de voir Dieu face à face, à moins que Dieu lui-même n'intervienne en elle comme agent de sa propre représentation. Mais Paul a mieux à faire que de philosopher : c'est un témoignage d'expérience qu'il apporte

en faveur de la transcendance de la divine Vision. Il faut lire, à la fin de cette longue apologie que lui arrache le besoin de relever le crédit de son enseignement dans l'Église de Corinthe, l'aveu de ce que Dieu lui a fait entrevoir du Ciel : « Faut-il encore parler à ma gloire? Bien que ce ton ne convienne point, j'en viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. Je connais un homme dans le Christ: il y a quatorze ans (fut-ce avec ou sans son corps ? je l'ignore, Dieu le sait), cet homme fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme (avec ou sans son corps, je l'ignore, Dieu le sait) fut ravi en paradis et entendit de mystérieuses paroles, que nul homme ne saurait redire... » (II Cor., XII).

A cette certitude, à cet avant-goût de l'objet surnaturel du désir de l'infini, que Paul ne devait pas seulement à la doctrine de Jésus, mais qu'il tenait encore si directement de Dieu par l'expérience personnelle, une anti-

thèse, une opposition sera-t-elle possible dans son âme? Le croirait-on, si lui-même n'eût ajouté tout de suite, comme un correctif qui garantirait à lui seul la vérité des faits prodigieux de sa vie mystique : « Et de peur que la grandeur de ces révélations ne m'exalte, il m'a été donné dans ma chair un aiguillon, un ange de Satan qui me soufflette. Trois fois j'ai demandé au Seigneur de me délivrer ; le Seigneur a répondu : ma grâce te suffit, car dans la faiblesse s'achève la vertu. Je me plairai donc à me glorifier dans mes misères, afin que demeure en moi la force du Christ. » Qu'il s'agisse ici simplement d'une maladie dépressive et humiliante ou de la révolte des sens (1), simplement du poids de la vie char-

(1) Certains écrivains repoussent l'idée d'une tentation charnelle, et n'entendent dans cette plainte de saint Paul qu'une maladie physique capable de déconsidérer son ministère et la grande idée qu'il représentait devant les hommes, en altérant le caractère normal de son organisation. Quand cela serait, la souffrance de saint Paul en eût été peut-être plus noble et plus auguste encore. Il est juste de dire que cette interprétation a pour elle l'opinion de plusieurs Peres de l'Eglise.

nelle ou de la survivance de l'instinct terrestre, on voit de quelle lutte le cœur du plus grand des Apôtres fut déchiré. — Il demande *trois fois* d'être délivré : mais ces trois fois, remarque saint Thomas d'Aquin, veulent dire toujours et sans relâche. Saint Paul dit ailleurs : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur d'être moi-même réprouvé, après avoir prêché les autres » (I Cor., IX, 27). Paul est pénitent par cette conscience douloureuse et effective de l'infirmité morale de l'homme, comme Pierre l'est par le souvenir de son reniement et par ses larmes.

Mais Paul ne pouvait formuler lui-même la raison totale de cette lutte que la vertu du Christ laisse subsister en lui. Il devait être en effet pour tous les siècles le docteur de la grâce du Christ, de cet indispensable et mystérieux secours qui supplée à la disproportion de nos forces morales avec l'ordre des réalités surnaturelles dans lesquelles se meut le chré-

tien. Comment eût-il pu être le docteur de la grâce, si elle n'avait précisément rencontré en lui les rébellions dont elle triomphe, les misères qui lui deviennent des titres de gloire ?

Sans doute, cette disproportion est absolue ; elle existe entre nos facultés naturelles et notre destinée surnaturelle comme elle existe entre la terre et le ciel ; elle existerait encore, quand bien même l'homme ne serait point débilité dans son être moral comme il l'est dans le présent état de disgrâce : mais, remarquons-le, en fait c'est cette débilitation de nos énergies intimes, c'est la vexation continuelle des instincts, c'est la lutte mesquine et inévitable entre le corps et l'âme qui donnent au sentiment de cette disproportion absolue toute son actualité consciente. Voilà pourquoi ce ne serait rien pour Jésus de terrasser le pharisien superbe et le persécuteur implacable, s'il ne poursuivait encore, dans l'Apôtre transfiguré, les restes les plus cachés de l'humaine convoi-

tise, ou s'il n'y prévenait les défaillances de l'humaine fragilité. Paul devient donc le type de l'humanité initiée à la grâce, — et c'est Jésus qui lutte en lui. A ce prix, l'Apôtre pourra flétrir d'autorité « les fruits de mort de la prudence charnelle », relever toutes les insuffisances grossières du « vieil homme », établir que c'est la grâce de Dieu qui « opère en nous le vouloir et le faire », enfin, dans cette grandiose plaidoirie pour la grâce qui est l'épître aux Romains, convaincre la sagesse païenne de vanité et de perversion, — la religiosité judaïque de stérilité, et conclure que « tous ont besoin de la grâce de Dieu » (III, 23). Paul personnifie la nature aux prises avec les exigences de la grâce, la lutte du néant de l'homme contre le tout de Dieu.

Seulement la conscience de ce néant n'aboutit point au lâche dégoût de toutes choses : elle est, chez le chrétien, le produit d'une conception vraie et divine de la vie, non point de

cette compréhension égoïste et superficielle de la nature qui désespère le pessimiste. Ce sont d'alertes appels en avant que Paul fait entendre (Philip., III, 13) : le *Video meliora proboque, deteriora sequor* ne demeure point sous sa plume, comme sous celle d'Ovide, une plainte platonique; s'il veut être délivré de « ce corps de mort » et en appelle la « dissolution », il n'y a là que le désir passionné mais précis « d'être avec le Christ »; s'il associe à son gémissement la création tout entière (Rom., VIII, 22), ce n'est point par une vaine complaisance poétique, c'est qu'il croit entendre au fond des choses, comme au fond de lui-même, le regret de retarder le règne du Christ et de servir à l'organisation humaine de la convoitise, et de concourir à un échec partiel de l'amour infini ; — s'il parle des premières annonces de sa fin, c'est pour se comparer « à la victime sur laquelle la libation a déjà coulé » (II Tim., IV). Quel spectacle, on l'avouera, que celui du désir de l'absolu se

transformant ainsi, sous l'action du Christ dans l'âme de Paul, en espérance surnaturelle, et soutenant cette lutte pathétique contre les énergies ou les pesanteurs de la chair?

Mais l'antithèse et le conflit entre la nature et la grâce se résolvent dans l'amour. C'est la loi et le don de l'amour qui justifient le Christ d'avoir laissé survivre dans l'âme croyante les appétits terrestres; c'est l'amour qui rend invincible le désir transformé en espérance. Paul, déjà si grand par la personnification du désir transfiguré, doit donc être aussi la preuve vivante que la victoire reste à la grâce par l'amour. Il ne suffit point, pour que le témoignage de Paul à Jésus-Christ soit irrécusable, qu'il nous ait présenté ce que j'appellerai *la théorie du désir de l'absolu divinisé par le Christ :* il faut que saint Paul devienne encore le docteur et le type de l'amour militant et triomphant, comme saint Jean est le docteur et le type de l'amour contemplatif et mystique.

Docteur et type de l'amour, Paul ne saurait l'être, en effet, avec cette tendre et invariable insistance, avec uniquement cette sérénité douce qui trahit la joie de la possession intime, avec cette onction de saint Jean, pénétrante comme le murmure d'une confidence divine. L'amour sera chez saint Paul une doctrine incomparablement profonde; mais d'une profondeur arrêtée et précise, qui en fait un programme d'action. « Il est une voie parfaite que je veux vous montrer, écrit-il aux Corinthiens. Quand je parlerais toutes les langues humaines, et même celles des Anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, et la connaissance de tous les mystères et de toutes les sciences, quand j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais aux pauvres toutes mes richesses, et quand je livrerais mon corps aux flam-

mes, si je n'ai pas la charité, tout ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est bénigne; la charité n'est point envieuse, ni téméraire et précipitée, ni enflée d'orgueil; elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche pas son propre bien, elle ne s'irrite pas, ne tourne rien à mal; elle n'approuve point l'iniquité, ne prend plaisir qu'à la vérité ; elle supporte tout, elle endure tout : seule elle ne passe point... En cette vie demeurent la foi, l'espérance et la charité : trois grands dons, mais le plus grand des trois, c'est la charité » (I Cor., XIII).

Ou bien chez saint Paul, l'amour est un transport qui éclate en ces défis héroïques : « Qui donc nous arrachera à l'amour du Christ? la tribulation, ou l'angoisse, ou la faim? la nudité, les périls, les persécutions, le glaive?... De tout cela nous sommes vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Oui, j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les Anges..., ni les choses présentes, ni les futures, ni violence,

ni hauteur, ni profondeur, ni rien de créé ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ-Jésus Notre-Seigneur (Rom., VIII).

Ou enfin l'amour de Paul pour Jésus devient une jalousie véhémente qui ne peut souffrir de voir dans une seule âme au monde un autre amour préféré à celui du Christ, et le fait s'écrier : « Si quelqu'un n'aime point Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! » (I Cor., XVI.)

Voilà bien l'amour militant et triomphant. Que le lecteur cherche lui-même dans saint Paul l'expression de l'amour, si fréquente et si variée, il y trouvera toujours ce même accent. Paul, le grand vaincu de l'amour du Christ, devait en proclamer la force, comme Jean, admis à se pencher sur le cœur du Maître, devait en traduire la douceur. C'est aux courtes pages de leurs écrits qu'il faut demander la leçon complète de l'amour : tout autre enseignement

est si faible ! Et, — l'on m'en pardonnera l'aveu, — le chapitre tant admiré sur l'amour, dans le livre de l'*Imitation*, me semble, après ce que je viens de citer, un simple développement littéraire...

§ III. — LA RÉPONSE DE DIEU AU DÉSIR DE L'AME HUMAINE, D'APRÈS SAINT PAUL

En définitive, et ce que j'ai dit jusqu'à présent le démontre assez, la réponse de Dieu au désir de l'âme, c'est Jésus même.

A une condition, toutefois : c'est que le Christ ne soit pas un passant dans l'humanité, un simple souvenir dans l'histoire, l'objet abstrait d'un culte posthume dans les âmes ; c'est que chacune des âmes humaines, et en tous les temps, puisse recevoir de lui autre

chose que le réconfort moral de ses enseignements et de ses promesses, et entrer en communication vivante avec lui. Je ne dirai pas que, sans cela, les résultats de l'Incarnation ne valent pas la peine de l'œuvre ; mais je dis que l'œuvre rédemptrice n'est pleinement intelligible qu'à ce prix.

En effet, après le péché, le mal qui pèse le plus durement sur l'âme de l'homme, c'est l'ignorance des véritables relations de Dieu avec sa créature. J'ai observé que l'histoire de l'âme humaine peut se résumer dans celle du désir du Bien absolu, naturel au cœur de l'homme : l'histoire de ce désir lui-même n'est qu'une alternative d'affolement et de lassitude. Or une seule chose explique à fond ces égarements du divin Désir : c'est, par-delà les influences de climat et de race, l'impuissance ou l'embarras de répondre à cette question : le Créateur est-il présent à la créature, et comment l'aime-t-il ?

Quelquefois, les réponses que les religions essayèrent calmèrent momentanément le Désir ; d'autres fois, il les jugea trop froides et brutales, et se déversa dans la poésie. Alors, comme par un besoin de réaction et de revanche, l'exaltation poétique prétendit servir, bien mieux que l'inspiration religieuse, le désir de l'Infini. Les poètes montrèrent à l'homme, plus clairement que les devins n'avaient su le faire, sur le sable des voies humaines, les vestiges de Dieu, et, dans les événements de l'histoire et de la vie, les signes de sa présence et de ses vouloirs providentiels. Ne craignons point d'accorder même à la poésie panthéiste un avantage sur les religions purement humaines : pour le poète, dénué d'intentions dogmatiques, la limite de l'erreur recule beaucoup ; le panthéisme poétique, c'est la mystique de ceux qui n'en ont point d'autre, et le chrétien même peut lui reconnaître une vérité de sentiment. Dieu, sans se confondre avec le monde, ne

le compénètre-t-il point de sa présence (1) ?

Mais c'est le Christ qui, venant remédier au mal moral, devait en même temps donner la véritable réponse à cette question pleine d'angoisse : « Comment Dieu est-il présent dans sa création et comment aime-t-il sa créature? » Pour que son œuvre fût complète, le Christ ne devait pas seulement effectuer dans sa mort la condition générale du rachat de l'humanité, mais aussi renouer entre les âmes individuelles et Dieu les relations certaines d'un intime et incessant voisinage.

Or, ici comme en tout le reste, le Christ a fait plus encore qu'il ne devait. Non seulement il a réveillé dans l'âme humaine le sens de la présence de Dieu, la foi en la Providence partout attentive et agissante; non seulement il

(1) Il ne faut pas expliquer l'universelle présence de Dieu par une sorte d'extension de son être, comme si l'immatérielle essence divine pouvait être localisée, et, en raison de son immensité, remplissait l'univers et en débordait. Non; c'est l'universalité de l'action de Dieu dans le monde qui est la vraie raison de son universelle présence.

lui a rendu le droit et la confiance d'accéder auprès de Dieu, et la magnifique espérance de le voir et de le posséder, mais il a réalisé dès cette vie entre Dieu et chacune des âmes humaines une alliance que la notion philosophique de l'immensité divine, de l'universelle présence de Dieu, n'ébauche même point, — qui est au désir naturel de l'absolu dans le cœur de l'homme ce qu'est chez le pauvre un songe d'irréalisable bonheur à son besoin d'un morceau de pain. Alliance si réellement surnaturelle que le Christ en a fait un objet de foi, et que le croyant même, quand il n'en est pas trop oublieux ou inconscient, ne peut en approfondir tout à fait l'idée, tant elle fait pâlir les rêves mêmes des mystiques panthéistes ! Il fallait l'âme d'un saint Paul pour sentir ce miracle et sa parole pour en témoigner (1).

(1) Je n'ai pas à me défendre ici d'introduire le lecteur en pleine mystique. S'il fallait m'en excuser, je l'aurais dû faire plus tôt, puisqu'il est impossible de séparer, dans saint Paul, la mystique d'avec le christianisme même. Et n'est-ce point là ce qui fait la plus belle défense de la doctrine de l'Apôtre ?

Car c'est bien un témoignage à la divinité de Jésus, que cette doctrine de Paul qui nous montre toutes les âmes croyantes *incorporées* au Christ, vivant de ses nécessaires influences, et, par une participation réelle, assimilées à tous ses états! Voilà l'idée qui, dans les lettres de l'apôtre, circule partout à fleur de texte, comme

La mystique n'y est point une région réservée, où l'on ne pénètre qu'au prix d'efforts pénibles, convulsifs : elle est simplement le passage nécessaire, logique, de l'acte de foi à l'acte d'amour parfait.

J'ajouterai ceci : tandis que chez les illuminés ce qui détermine l'élan mystique, c'est 1° ou le sentiment, accablant des misères de la vie, ou 2° le sentiment erroné que la nature humaine est foncièrement viciée par le péché, ou enfin le besoin malsain du merveilleux — rien de tout cela n'explique la vie et la doctrine mystiques de saint Paul. Car il est bien évident que saint Paul n'est point un mélancolique ; ensuite, sa doctrine du péché et de la grâce, quelque énergique qu'elle soit, n'a rien de commun avec le manichéisme ou le calvinisme, qui font de l'homme un être essentiellement mauvais, ou incapable de bien ; enfin, ses communications prodigieuses avec le Christ sont à l'épreuve de la plus sévère analyse psychologique. Oserait-on leur comparer l'extase de l'illuminé wesleyen, par exemple, qui s'écrie, en montrant aux auditeurs un point de l'espace : « Pauvres aveugles, vous ne la voyez pas, mais je la vois, moi! Là, à côté de vous, à droite, elle flotte, la Face saignante et couronnée d'épines... » Voilà le mysticisme du sentiment et des nerfs. L'on va voir que chez saint Paul l'union de l'âme avec le Christ est tout autre chose.

une sève d'où vient la vie et l'unité de tout son enseignement, puis çà et là soulève le discours en des éclats de pensée, en des cris de l'âme d'une beauté immortelle. Avant de montrer que cette idée n'est point une invention humaine, ni par conséquent une chimère, il faut en noter l'expression. Mais j'ai regret à n'en pouvoir faire entendre ici qu'un écho, à fragmenter cette grande théologie de saint Paul, qui est, si on me permet encore cette image, l'armature indissoluble des Épîtres et que l'on ne peut comprendre et goûter pleinement que par leur étude intégrale et assidue.

D'abord, enseigne saint Paul, le Christ est comme le type spécifique nouveau de l'humanité rachetée : la virilité, pour le chrétien, c'est le moment où il atteint la parfaite ressemblance avec le Christ (Éphés., IV, 13 ; — I Cor., XV, 46, — 49). Ressemblance qui ne consiste pas seulement dans l'imitation morale du Christ, mais qui est en nous le développement

d'une certaine présence et d'une certaine action du Christ lui-même, — comme si le Christ se faisait le moule vivant, le *plan* directeur de notre organisme moral. Ce n'est plus l'homme, à vrai dire, qui tend vers son type idéal, c'est ce type idéal qui s'empare de lui et dirige, à la façon d'un principe de vie supérieur, toute son activité. Saint Paul écrivait aux Galates : « Mes petits enfants, de nouveau je vous enfante dans la douleur, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous... » (IV, 19). Et aux Philippiens, cette parole qui est toute la devise de la vie chrétienne, parce qu'elle montre bien cet investissement des facultés humaines par le principe surnaturel : « Je m'efforce par tout moyen de saisir le but en vue duquel le Christ Jésus a pris possession de moi... » (III, 12). Ainsi le chrétien devient-il, — c'est l'affirmation expresse et indéfiniment répétée de saint Paul, — « un membre du Christ » (I Cor., XII, 27; — Éphés., V, 30); il est « enraciné et

fondé dans le Christ » (Colos., II, 7); la vie de l'âme « est une vie cachée avec le Christ en Dieu » (Coloss., III, 3); et « le Christ habite nos cœurs par la foi » (Éphés., III, 17); ou plutôt, c'est le Christ lui-même qui « est notre vie » (Coloss., III, 4), en sorte que, étant inséparables du Christ notre chef, « nous conversons déjà dans le ciel » (Philip., III, 20) et déjà nous y siégeons avec le Christ » (Éphés., II, 6).

Et pour qu'on ne croie pas qu'il s'agit ici d'une présence figurée et d'une action lointaine du Christ dans l'âme humaine, saint Paul éclaircit cette doctrine, au premier aspect abstruse et insaisissable. « Celui qui s'attache au Seigneur, dit-il aux Corinthiens, ne fait plus qu'un seul esprit avec lui... Pouvez-vous ignorer que, corps et âme, vous êtez un temple à l'Esprit de Dieu, et que vous ne vous appartenez plus! » (I Cor., VI, 17-19.)

Ce n'est donc pas, évidemment, par le commerce sensible de son humanité, éloignée de

cette petite terre jusqu'au jour de l'au-revoir éternel, que le Christ possède nos âmes, les incorpore et les assimile à lui, mais bien par sa vertu divine et son vivant Esprit. C'est le Christ-Dieu avec ses influences mystérieuses, qui nous pénètre, se rend présent à nous, et du même coup établit dans un rapport de dépendance et de fraternité véritable nos humanités avec son humanité à lui.

Quoique élevé au-dessus des cieux, Jésus, l'Homme-Dieu, nous demeure uni par mille liens invisibles : partout son action rédemptrice et médiatrice peut nous atteindre par mille voies de communication incessante et plus rapide que l'éclair. Quand nos prières vont au devant de l'action médiatrice du Christ ou la rencontrent en chemin, c'est que déjà son Esprit dirigeait leur impuissant et vague effort, au fond de nous-mêmes. « Il prie en nous avec des gémissements inénarrables, » dit saint Paul (Rom., VIII, 26). Le même Dieu qui s'est personnelle-

ment uni à l'humanité du Christ embrasse de sa forte étreinte toute âme marquée du signe du Christ. C'est donc tout à la fois, sous des rapports divers, comme Dieu et homme que le Christ nous est un médiateur : — par son humanité, médiateur entre Dieu et nous; puis, comme Dieu, médiateur entre nous et son humanité.

Mais c'est surtout appliquée à la Société des croyants, à l'Église, que cette conception de la vie chrétienne revêt une admirable vraisemblance et apparaît grandiose. « Le corps est un, et il y a plusieurs membres..., ainsi en est-il du Christ » (I Cor., XII, 12), « par Lui le corps entier forme un tout harmonieux et solide, dont les parties sont reliées ensemble, de sorte que la vie se communique imperceptiblement de l'une à l'autre sous l'action du Christ, qui la mesure aux besoins de chacun des membres. Ainsi, le corps grandit et devient l'édifice du Christ, élevé par l'amour » (Éphés., IV, 16). « Tout ce qui est ici-bas et dans le Ciel a dû,

dans le dessein de Dieu, être restauré et réuni dans le Christ...; Dieu l'a établi au-dessus de toute dignité et de toute gloire qui soit au siècle présent et au siècle à venir. Dieu a tout mis sous les pieds du Christ; il a fait de Lui la tête de toute l'Église : car l'Église est le corps et le prolongement du Christ qui est toutes choses en tous les siens, et se complète en quelque sorte Lui-même par l'accroissement de ce corps mystique » (Éphés., II, 10, 21, 23). « Sans doute, le Christ est monté aux cieux, mais c'est pour remplir toutes choses » (Éphés., IV, 10).

On comprend que Paul, en présentant aux Éphésiens un pareil enseignement, l'annonçât comme le fruit d'une révélation spéciale, comme une preuve de son intelligence profonde du mystère du Christ, comme une merveille enfin capable de faire l'admiration des Puissances angéliques elles-mêmes. (Cf. le chap. III.) C'est ici, en effet, une de ces nombreuses analogies de l'Évangile avec la Révélation primitive, par

où éclate le caractère divin des paroles du Christ. De même que le Créateur, façonnant le premier homme, avait signé cette belle œuvre de la marque de sa propre ressemblance, de même le Christ a fait de sa propre ressemblance la marque de son œuvre de régénération dans les âmes. Mais cette ressemblance, c'est lui qui en conduit le travail dans ce mystérieux et intime commerce avec chacun de nous, que la langue chrétienne, depuis saint Paul, appelle la vie de la grâce. De là, cette loi d'assimilation mystique, qui fait que toutes les manifestations de l'activité intérieure du chrétien et toutes ses situations morales se réfèrent à quelque état de la vie du Christ, en tirent leur valeur et leur beauté. Nos plus obscures souffrances même peuvent être comme un « complément » de la grande immolation du Calvaire (Colos., I, 24) et Paul, parlant de lui-même, va jusqu'à dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Galat., II, 20).

Résumons maintenant la pensée de l'Apôtre, et assurons-nous qu'elle n'offre point les signes d'une rêverie mystique, téméraire ou contestable, mais qu'elle nous représente uniquement la réponse directe et toute gracieuse de Dieu même à l'infini désir de l'âme humaine.

Incorporation spirituelle du chrétien au Christ, — présence divine du Christ dans le chrétien, — action directe de son esprit, — assimilation à ses états : toute cette théorie n'est au fond, malgré l'apparente recherche des termes, qu'un corollaire très simple du fait de l'Incarnation. Une intervention de Dieu dans les affaires de ce monde, aussi exceptionnelle que l'entrée de son propre Fils dans les rangs de l'humanité, ne saurait être un privilège accordé seulement à une époque ou à une race : elle est du côté de Dieu l'indice formel d'une volonté d'entrer en part constante et familière de travail, de souffrance et de prière avec les hommes ; et par conséquent le Fils de Dieu n'a

pas dû léguer seulement aux hommes une formule de foi et de prière, le *Pater* et le *Credo*, mais surtout des moyens authentiques et permanents de communiquer réellement avec Dieu. La religion « en esprit et en vérité » que le Christ a restaurée dans le monde ne doit pas signifier seulement un culte affranchi d'un excès de formalités compliquées et une foi préservée d'erreur, mais aussi un culte dont l'homme ne fasse point tous les frais, je veux dire où l'élan de son âme soit soutenu par l'assurance indubitable du voisinage et de la réciprocité de Dieu. Croire à l'Incarnation, c'est donc admettre dans son principe toute la doctrine mystique de saint Paul.

D'autre part on ne saurait assez remarquer combien cette doctrine se différencie de l'illuminisme à tous ses degrés. Autant elle intensifie, pour ainsi parler, la présence de Dieu dans le monde et dans l'âme humaine, — autant elle exclut tout péril d'exaltation. L'illuminisme,

c'est le roman de la conscience religieuse : la mystique de saint Paul, c'en est tout à la fois la transfiguration surnaturelle et la discipline héroïque. Et voilà par où manifestement la doctrine de saint Paul ne fait que nous traduire la réponse de Dieu au désir de l'âme, et se distingue irrévocablement de tout système éclos de la religiosité purement humaine.

En effet, d'après saint Paul, les relations de l'âme chrétienne avec Dieu sont d'un ordre supérieur à tout effort d'ascétisme humain. Celui-ci ne s'élève guère plus haut, hélas! que la poésie et l'art, qui, dans l'immense tableau et l'immense concert de la nature, suivent à la trace l'artiste divin et surprennent tout au plus un vague et lointain écho de sa voix. Saint Augustin, dans une page d'une saveur toute moderne, décrit l'impuissance de son âme à jouir, alors qu'il n'était pas encore chrétien, de cette révélation que la raison arrache à la nature sur l'existence et les attributs du Créateur :

« Alors, dit-il, vos perfections invisibles se dévoilèrent à moi par l'intelligence de vos œuvres, mais mon regard s'émoussait à vouloir s'y fixer ; et je n'avais plus avec moi qu'un amoureux souvenir et comme un regret de ne pouvoir goûter à un mets dont le parfum m'avait séduit... » Augustin, malgré son perçant génie, était donc encore très loin du mysticisme chrétien. Aussi, il ajoute : « Mais tout ce qu'il y avait de mystère dans le Verbe fait chair, c'est ce que je ne pouvais pas même soupçonner... »

Et bientôt, il déclare que c'est saint Paul qui lui a rendu au centuple toutes les joies de la vérité religieuse, dont les écrits des Platoniciens lui avaient donné la lueur : « Je dévorai avidement les écrits vénérables dictés par votre Esprit, et surtout l'Apôtre Paul, et en un moment s'évanouirent ces difficultés où il m'avait paru quelquefois en contradiction avec lui-même... Et je saisis l'unité de ces chastes en-

seignements, et je connus cette joie qui fait trembler. Et j'appris que tout ce que j'avais lu de vrai dans ces autres livres était contenu ici, avec l'idée de l'excellence de votre grâce... (1).»

C'est donc une réalité d'ordre absolument surnaturel que nous traduit la mystique de saint Paul : cette présence et cette action spéciales du Christ-Dieu dans l'âme humaine sont sans proportion avec les aspirations ou les capacités du sens naturel de la religion. Et pourtant, tout en s'élevant si haut, la doctrine de Paul ne s'égare jamais dans les nuages de l'illuminisme, ne devient ni confuse ni exagérée.

Que d'écueils menaçaient l'Apôtre, s'il n'eût, en pareille matière, parlé que de son propre fonds, et dogmatisé de sa propre inspiration!

D'abord, à vouloir affirmer l'union du Christ avec l'âme chrétienne, il y avait péril d'équivoquer sur le Christ lui-même, de le représenter encore humainement présent dans le monde,

(1) *Confessions*, livre VII, ch. XVII, XIX et XXI.

d'imaginer je ne sais quelle théorie d'ubiquité, pour expliquer sa survivance terrestre, ou de le faire descendre du ciel à tout instant.

Ensuite, étant donné que l'Eucharistie existe, qu'elle est pour nous le moyen de communier au Christ, qu'elle est précisément l'extension et la continuation de sa présence ici-bas, il y avait péril de prétendre ou que la communion eucharistique est la seule union possible de l'âme avec le Christ, — ou que l'Eucharistie rend permanente en nous la présence humaine du Christ. Au contraire, saint Paul, qui a rendu deux fois un si splendide témoignage à l'institution eucharistique (1), n'a garde de tout absorber en elle. L'Eucharistie nous livre la prodigieuse, mais obscure et passagère présence de l'humanité du Christ : c'est sa visite d'un instant à nos âmes. Mais le Christ-Dieu ne nous quitte point : c'est le tréfond de l'âme qu'il

(1) Voir I Cor., chap. x, 16, 17, et chap. xi, 23 et suivants.

occupe, c'est son immatérielle essence qu'il pénètre, comme le feu pénètre le fer rougi. Voilà la communion permanente.

Enfin, un autre péril était de faire de cette pénétration de l'âme par le Christ un phénomène passif, une possession tyrannique où l'être moral perdît sa spontanéité libre et sa dignité; où, complètement à la merci de l'impulsion divine, selon la théorie, il en vînt, dans la réalité, à confondre ses fantaisies et ses soubresauts avec le souffle de Dieu. Si cette aberration est loin de saint Paul, s'il maintient à l'action divine toute la délicatesse dont elle est coutumière à l'égard des âmes, nous le voyons assez dans cette admirable parole qui jette tant de lumière sur les réalités du mysticisme chrétien : « Ne contristez point l'Esprit saint, l'Esprit de Dieu qui vous a marqués de son sceau... » (Éphés., IV, 30).

Telle est la vraie pensée mystique de saint Paul. Elle est au point de vue de l'Évangile

rigoureusement exacte et précise, au point de vue moral incomparablement saine, raisonnable et bienfaisante. Ici, rien de commun avec les étrangetés des pseudo-mystiques; ou plutôt l'histoire du faux mysticisme est là pour nous montrer, par le contraste, le prix exceptionnel et le caractère réellement surhumain d'une doctrine aussi sûre et aussi haute.

Rien d'ailleurs, dans l'histoire des systèmes religieux, n'en égale la beauté. Ce Christ, à la fois homme et Dieu, épousant l'humanité tout entière, devenant chef visible et âme invisible de ce grand corps; cette Église, traversée en tous sens par ces courants divins de sainteté et de vie, et toute palpitante de la circulation du Sang Rédempteur sans cesse activée en elle par le souffle de l'Esprit; puis tous ces membres innombrables, gardant leur diversité et leur dépendance, développant et enchaînant leurs fonctions; et tout ce grand œuvre de transformation surnaturelle des âmes, régi par les

deux plus belles et plus simples lois de toute vie : le symbolisme et l'amour ! Amour qui appelle et inaugure même ici-bas, entre Dieu et l'âme, une alliance inouïe ; symbolisme effectif qui suit les progrès de l'amour, et réalise en toutes les âmes l'image de Celui qui est le type souverain de la beauté morale et l'objet unique de l'amour !

Quoi d'étonnant si saint Paul nous montre la création matérielle elle-même comme subissant les contre-coups de cette action profonde dont le Christ travaille l'humanité, et gémissant ou de se sentir impuissante à seconder la vocation surnaturelle de l'homme, son roi naturel, ou de ce que, en face de cette destinée glorieuse, l'homme s'attarde à ses séductions (1) !...

Que devient, comparé à cette conception de

(1) « Exspectatio creaturæ revelationem Dei exspectat...Vanitati enim creatura subjecta est non volens... Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc... » (Rom., VIII).

la vie de l'âme et de la destinée de l'humanité, le *mens agitat molem* des anciens? La loi de l'enchaînement des énergies cosmiques, dont les déterministes veulent, bien à tort, faire un argument contre la Providence, et qui nous permet de voir dans les grands agents naturels les manifestations variées d'une force unique, amassée dans l'univers, n'est que l'image imparfaite de l'harmonieuse et vivante unité du monde des âmes unies au Christ, qui « est tout en toutes choses » (Col., III, 11).

La personne et l'œuvre de saint Paul cessent d'être intelligibles si l'on perd de vue cette conception de la vie chrétienne, thème invariable de son enseignement et secret de toute sa vie. Quand il lutte contre le maintien des observances judaïques, comme dans les lettres aux Romains et aux Galates, saint Paul ne veut qu'une chose : sauvegarder les augustes réalités de la vie de l'âme contre l'envahissement des formalités accessoires qui en obscurciraient

la notion. S'il envisage souvent l'Église du Christ plutôt comme une famille d'âmes que comme une société visiblement organisée, c'est encore parce qu'il est dominé par la grande idée de la Vie Intérieure, et non point pour exclure le caractère rigoureusement social de l'Église catholique. C'est pourquoi l'apostolat de saint Paul semble au premier abord n'avoir qu'un but moral et idéal, et presque désintéressé ou distrait de la grande institution qu'il s'agit pourtant d'établir dans le monde (1).

L'expression de son zèle pour les âmes devient étrange, ses souffrances à cause d'elles sont inexplicables, ses plaintes et son accablement paraissent démesurés et presque sans objet, si l'on oublie que c'est réellement le Christ qu'il porte au monde, le Christ qui parle et agit en lui, — qu'il est responsable du

(1) Je souhaiterais que cette remarque fût la solution de beaucoup de difficultés pour certains protestants, qui ne saisissent qu'avec peine la vraie pensée de saint Paul sur l'Eglise.

Christ, et qu'il le sent en quelque sorte souffrir en lui-même et dans les autres : souffrir, dis-je, jusque dans les indigences corporelles et les misères physiques des autres. Et c'est là, au besoin, la touchante contre-épreuve de cette passion des âmes chez saint Paul : elle ne lui fait point négliger l'apostolat de l'aumône corporelle ; il s'est beaucoup occupé de charité, il a quêté lui-même pour les chrétientés pauvres, toujours parce que le Christ s'est identifié avec le pauvre. De même, les vertus que saint Paul recommande et exige ne sont point des vertus abstraites et subtiles : le chrétien devant être la copie de l'humanité de Jésus, la vertu sera simplement dans sa vie et sur ses traits mêmes le signe et le reflet visibles du Christ : « Nous sommes, dit saint Paul, à Dieu et aux hommes le parfum du Christ » (II Cor., II, 15).

L'amour de Paul pour le Christ serait un provocant mystère de psychologie (car ni la beauté, ni la mort, ni le génie de Jésus n'en

donnent toute la raison), s'il n'était pas aussi évident que le Christ est présent et agit en lui. Les adversaires de l'amour mystique prétendent qu'il ne s'empare des âmes que parce qu'il y trouve des faiblesses innées, — volontiers, ils diraient des tares : l'amour mystique, résultat du déséquilibre, ne serait ainsi qu'un désordre de plus. Or, qu'on nous montre à quelle faiblesse, chez saint Paul, l'amour du Christ peut bien répondre, après qu'on a vu de quel idéal mystique l'amour est le fruit.

Paul le pharisien eût risqué, je le crois, de verser dans l'exaltation religieuse et dans la manie de l'absolu : encore n'eût-ce été que par exubérance de vie intérieure et non point par débilité d'âme.

Mais en Paul l'Apôtre, toute l'âme est exaltée sans être tendue, elle rayonne sans être elle-même éblouie, elle fond de tendresse sans être ni amollie, ni agitée, ni partagée : bref, c'est une force infiniment intelligente et habile

qui, manifestement, s'est emparée en lui de ces aptitudes magnifiques, et les déploie et les fait fructifier selon toute leur étendue et leur valeur. « Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ, » écrivait-il aux Romains (XIII, 14), c'est-à-dire transformez-vous en son image, bien plus, laissez-vous absorber par son Esprit, entrez dans sa vie ; et l'on sait que cette parole mit fin aux derniers combats d'Augustin (1). Elle explique et résume tout saint Paul. Il nous apparaît comme ces figures de saints qu'on voit dans les vitraux du XIII^e^ siècle, soutenus par une silhouette de Christ qui leur sert de fond,

(1) Augustin est, littéralement, le converti de saint Paul. Au chap. VI du livre VIII des *Confessions*, nous voyons un de ses amis surpris de trouver le volume de saint Paul sur la table de jeu. « Je lui avouai que cette lecture était ma principale étude. » — Puis, quand il entendit cette voix d'enfant ou de jeune fille qui chantait et redisait : *Prends, lis; Prends et lis !*... « je réprimai, dit-il, le flot de mes larmes et je ne vis plus là qu'un ordre divin d'ouvrir le livre de l'Apôtre et de lire le premier chapitre venu... Je le pris, l'ouvris et lus en silence : Ne vivez pas dans les festins, les débauches, les impudicités, les contestations et les jalousies, mais revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous des soucis et des désirs de la chair »... (*Confess.*, liv. VIII, chap. XI).

les contient et les enveloppe, membre pour membre. Paul est le possédé du Christ. Ses lettres ne sont pleines que du nom et de la pensée de Jésus, — comme ces vieilles églises où l'effigie géante du Sauveur se dresse sur la mosaïque d'or de l'abside, domine et remplit le temple, y devient une présence pour ainsi dire obsédante.

C'est parce qu'il est le grand passionné du Christ, que saint Paul demeure dans l'histoire une figure à la fois si exceptionnelle et si sympathique, si peu imitable et si fascinante. Étrange et sublime passion! Car ce serait trop peu de l'appeler un amour chevaleresque. C'est un amour d'ascète : saint Paul formule, avec plus d'autorité et de pénétration que les plus grands maîtres mystiques, les exigences délicates et redoutables de l'amour du Christ. Amour de soldat et de martyr : la mort lui est un gain, la vie un devoir ; mais en face de l'une ou de l'autre, sa vaillance est égale et gour-

mande avec une vigueur toute martiale la faiblesse des chrétiens vulgaires : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang », dit-il (Hebr., XII). Amour de vierge : pour lui, toute âme humaine est la chaste fiancée de l'Unique Époux, le Christ (II Cor., XI) ; et l'Église est « l'Épouse sans tache et glorieuse » de J.-C. (Éphés., V). Amour enfin qui ne sera point égalé, et restera le type de l'alliance de Dieu avec l'âme humaine, scellée par le Christ.

Voilà donc dans quel sens la réponse de Dieu au désir de l'homme, c'est Jésus même, et comment le Christ est pour nous autre chose que l'objet lointain d'un culte solitaire de sympathie et de souvenir.

Il est plus que la Bonté qui attire, que la Beauté qui séduit, que le Génie qui subjugue : il est le principe même de cette activité supérieure qui s'ajoute à celle de nos facultés humaines, et à laquelle, depuis l'Évangile, il faut bien que

nous croyions ; — qui ne se révèle pas toujours au dehors par de grandes œuvres, mais augmente jusqu'à l'infini la portée de nos actes religieux proprement dits.

L'époque romantique, cette brillante jeunesse du XIX^e^ siècle, ne connut guère le Christ que sous les traits d'un consolateur et d'un ami. Tel est encore aujourd'hui le Christ de plusieurs sociologues (1).

Que sera le Christ pour l'élite intellectuelle qui se prépare, et qui s'annonce déjà si préoccupée du besoin d'une religion profonde, conséquente, lumineuse, — si inquiète, disons le mot, de véritables aspirations mystiques, mais en même temps méfiante du sentiment et exigeante surtout de vérité et d'exactitude dogmatique? Ce ne pourra être, — si ces belles espérances n'avortent point, — que le Christ

(1) Je n'ai pas besoin d'ajouter : tel est le Christ qu'on vénère dans les sphères moyennes du protestantisme, malgré la préférence que l'on y affecte pour la doctrine de saint Paul; un Christ honnête et sentimental, qu'on pourrait appeler « le Christ des familles ». Serait-ce bien là le Christ de saint Paul ?...

aimé et enseigné par saint Paul, que cet idéal de vie mystique, réalisé et vécu d'abord dans l'âme de l'Apôtre, et dont je trouve la transcription fidèle dans ces mémorables paroles d'un contemporain des romantiques, fort en avance pour tant de choses sur son temps : « Dès ici-bas, notre vie chrétienne n'est que le commencement de cette pénétration béatifique ; elle a pour sève intérieure l'effusion divine, que nous appelons la grâce, et c'est une doctrine assurée parmi nous que la gloire éternelle n'est que le développement de notre grâce présente. Nous vivons de Dieu en vivant par Jésus-Christ ; nous entendons la parole de Dieu en écoutant la sienne ; nous aimons Dieu en l'aimant ; nous regardons Dieu en regardant son visage meurtri et déshonoré pour nous. Dieu transpire à travers le Christ, et nous inonde d'un sang plus précieux encore que celui qui tomba de la Croix sur le genre humain... (1). »

(1) P. Lacordaire. Première lettre à un jeune homme.

Si les penseurs redeviennent chrétiens un jour, si les jeunes hommes se passionnent encore pour le Christ, si les âmes nobles et profondes retrouvent les joies de la véritable Vie intérieure, si l'alliance du Christ et de l'âme humaine se célèbre dans un pacte renouvelé, c'est la grande voix de saint Paul qui, retentissant dans les ténèbres de l'heure présente, aura préparé seule cette fête : « *Media nocte, clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei !* »

ÉPILOGUE

L'INSUCCÈS DE SAINT PAUL CHEZ LES ATHÉNIENS

« Saint Paul sortit de l'Aréopage avec un grand trouble. Il venait de parler, devant les magistrats d'Athènes, du Dieu inconnu dont il avait rencontré la trace énigmatique gravée sur une stèle dans l'ombre d'un portique. Longtemps, il crut charmer ces beaux vieillards, car ils l'écoutaient curieusement; mais quand il évoqua l'image de Jésus ressuscitant d'entre les morts, des rires discrets, puis un murmure d'impatience, enfin une clameur ironique arrêtèrent son discours.

« Nous t'écouterons un autre jour, quand

nous serons de loisir, criaient-ils en se levant, car voici l'heure où les joueuses de flûte se font entendre sous les platanes de l'Ilissus. »

« Et l'apôtre, attristé, humilié, descendit vers la ville par le rude escalier taillé dans le roc, au plus près de l'Acropole.

« C'était l'heure de midi. La lumière blanche, sereine, tombait du ciel pur sur les maisons blanches d'Athènes, les temples aux tons d'or fauve, sur la campagne assoupie. Paul leva les yeux vers l'Acropole, et tout à coup, frappé d'éblouissement, courba la tête. Il se sentait comme accablé par la gloire religieuse d'Athènes. Une pensée amère lui venait à l'esprit. Jusqu'alors il avait prêché la bonne nouvelle en des régions favorables, à Antioche, en Asie Mineure, en Chypre, en Macédoine; il avait converti des Juifs qui, loin de Jérusalem, renonçaient volontiers au pharisaïsme mesquin de la Synagogue; il avait converti des païens perdus au fond des provinces mortes, et que

tourmentait le désir d'une foi vivante. Il avait fondé des Églises et soutenu de grands combats; il s'était vu tour à tour glorifié et lapidé. Mais il savait bien que la parole semée par lui, à tous les vents du ciel, sur ce vieux monde, porterait de belles moissons. Ici, au sanctuaire même de toute poésie et de toute sagesse, le petit Juif de Tarse découvrait une humanité très haute et très dédaigneuse qui ne voudrait point comprendre le mystère du Crucifié. On l'écouterait peut-être, prophète ingénieux d'un Dieu moins effrayant que Sérapis; il ne serait ni maltraité, ni emprisonné, ni chassé de la noble ville; mais par quel miracle toucherait-il l'âme de cette race qui n'adorait que la beauté et n'ouvrirait jamais ses temples au Dieu misérable, sanglant, au Dieu couronné d'épines, fouetté de verges et cloué au gibet entre deux voleurs?... » (1).

Dans ce récit que suggère à M. Gebhart

(1) E. Gebhart, *La première Eglise d'Athènes*, dans *Au son des cloches*.

une des plus belles pages du livre des *Actes*, se trouve posée, et non résolue, la seule question que le lecteur pourrait avoir à me faire, après qu'il aura bien voulu lire l'étude sur saint Paul que j'achève ici : Pourquoi saint Paul a-t-il échoué auprès des représentants de la plus haute culture humaine? Est-ce que cet échec prouverait quelque chose contre la divinité de sa mission et de sa doctrine, ou bien est-ce la culture humaine qui est incompatible avec la discipline surnaturelle ?

Mais il faut premièrement observer que l'insuccès de saint Paul devant l'aréopage d'Athènes n'est qu'un insuccès relatif. « Quelques hommes, dit le livre des *Actes*, s'attachèrent à lui et crurent au Christ, parmi lesquels Denys, membre de l'Aréopage, puis une femme du nom de Damaris et d'autres avec eux » (Act., xvii, 34). Et c'est très intentionnellement, il me semble, que l'auteur des *Actes* spécifie que les convertis de Paul à Athènes furent surtout

des hommes et mentionne la haute qualité de l'un d'entre eux.

Malgré tout, il se peut que l'Apôtre soit en effet « sorti de l'Aréopage avec un grand trouble ». Si même, au moment où il entrait dans Athènes, on veut lui prêter le noble désir de voir sa mission d'Apôtre des Gentils consacrée par l'accès en masse des Athéniens dans l'Église du Christ, je n'y contredirai point : dans ce cas, la tristesse de saint Paul s'accroît d'une déception (1).

C'est que, je me hâte de le dire, tout était fait dans l'Athènes du temps de saint Paul pour décevoir l'Apôtre; et, dans son auditoire, parmi « ces beaux vieillards », c'étaient précisément les vrais Athéniens, les vrais représen-

(1) Au début de son Apostolat, nous l'avons vu ambitionner la conversion de l'Ionie, une autre province classique du paganisme grec. J'ai remarqué (ch. I, p. 30) comment la voix divine l'en détourna, pour hâter son arrivée à Corinthe, la ville populeuse et cosmopolite, en le faisant passer rapidement par Athènes. On eût dit que Dieu voulait lui donner seulement l'occasion de se mesurer avec le paganisme athénien et lui faire constater le peu de fruits qu'il en fallait attendre.

tants de la plus haute culture humaine qui manquaient le plus. Depuis le moment de la première invasion romaine, près de deux siècles avant notre ère, et quand la conquête de la Macédoine et de l'Achaïe n'était pas encore faite, les Grecs étaient, politiquement, dans la plus lamentable décadence; dominés par les tyrans des petites villes, ils n'avaient ni marine ni armée; les arts, les sciences, la littérature s'étaient réfugiés à Alexandrie : et l'histoire rappelle le mépris ouvert des Consuls romains pour « les petits Grecs ». On peut s'imaginer ce qu'était peu à peu devenu le caractère de ce peuple, déjà si inconsistant aux plus belles époques de la République, si peu attentif aux objurgations suprêmes de ses grands orateurs, si peu juste souvent pour ses grands hommes. Juvénal, contemporain de saint Paul, fait une peinture indignée du caractère des Grecs qui, à Rome, donnaient le ton aux usages. « Non, Romains, dit-il, je ne puis souffrir votre ville

à la grecque... Le Grec naît comédien... Rien de sacré pour lui et qui soit à couvert de sa lubricité... C'est l'homme universel : il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin, magicien, il sait tout... » Et le satiriste, comme les consuls d'autrefois, appelle ces hommes « de petits Grecs affamés (1). »

Nous pouvons bien ne pas refuser à saint Paul une impression amèrement pénible, quand il découvrit cette déchéance.

Toutefois, restons dans l'hypothèse d'une Athènes prospère, fidèle à ses traditions et à son génie. L'Apôtre de Jésus y eût encore rencontré deux grands obstacles et peut-être, — j'en ai peur, — le même insuccès.

L'Athénien a pour toutes les grandes choses l'enthousiasme facile, inné, mais incomplet. Il aime la précision lumineuse, il aime la vertu héroïque, mais il ne va ni à la Vérité ni au

(1) « Græculus esuriens » (Satire III).

Bien (j'oserais dire ni même à la Beauté, — bien que ceci soit plus délicat) *de toute son âme*. Platon, quand il oublie son suprême dilettantisme, et Aristote vont au vrai de tout leur génie. Saint Augustin va au vrai de toute son âme. Et si l'on prétend donner à l'Athénien l'avantage de la mesure exquise et de la sérénité, je réponds qu'il s'agit précisément de savoir si la Vérité, j'entends la Vérité sur Dieu et sur l'âme, vaut qu'on la poursuive avec quelque angoisse, quelque passion, et si elle peut donner, en retour, de véritables ravissements. S'il en était ainsi, l'absence totale de passion ou d'émotion dans la science du Vrai et du Bien serait plutôt, il faut l'avouer, une infériorité et une lacune.

Or, saint Paul n'apportait pas seulement aux Athéniens des dogmes précis, mais il les leur apportait pour les faire accepter, aimer, pratiquer. C'est parce que les auditeurs de saint Paul sentent toute la portée pratique de ces

dogmes, que leur impatience éclate au moment où l'Apôtre les énonce clairement. C'est là notre histoire à tous, maîtres ou disciples, lorsque, après les précautions oratoires d'usage ou les ménagements de la délicatesse, il nous faut enfin donner ou entendre l'indication nette du devoir : de part et d'autre, l'on sent venir cette minute critique, mais c'est l'auditeur qui demeure le moins maître de lui, quand elle est là. Avant que les Athéniens eussent pu réfléchir, l'audace et la conviction de cet étranger leur avaient paru tout à la fois insupportables et un peu ridicules. Ils tournèrent le dos, regrettant que le discours ne se fût pas poursuivi dans le style de l'exorde; et s'ils y pensèrent encore, ce fut pour essayer d'analyser subtilement le singulier cas psychologique qu'ils avaient eu devant eux. En supposant qu'ils fussent revenus entendre saint Paul, même plusieurs fois, et que, sans interrompre ses affirmations les plus énergiques, surmontant cette sorte d'aga-

cement irréfléchi du premier jour, ils eussent voulu se formuler à eux-mêmes l'effet définitif de cette parole sur eux, voici, j'imagine, en quels termes ils en auraient échangé de l'un à l'autre l'expression : « Entre cet esprit orageux, illuminé, qui sort de la synagogue, parle par exclamations, pense par blocs, et l'intelligence moderne, lucide, exacte, discursive, qui démêle et suit fil à fil un faisceau d'idées précises, la différence est immense; il serait absurde, et en outre horrible, d'ériger des métaphores locales en doctrines philosophiques.... (1).» Sans au-

(1) Ce sont du moins les paroles d'un Athénien du XIX^e^ siècle, et qui, pour rendre une observation de ce genre, sacrifient quelque peu à la métaphore.... C'est, il est vrai, en 1871 que M. Taine, à propos de l'esprit religieux des Anglais, prenait cette note de voyage. Peut-être, voyant saint Paul présenté partout, en Angleterre, comme l'Apôtre de la Liberté chrétienne, avait-il été surpris, en l'ouvrant, d'y rencontrer tant d'affirmations et d'un dogmatisme si impérieux, et voulut-il alors les interpréter *le plus naturellement*, c'est-à-dire par la véhémence du génie de Paul.

L'exemple du péché originel, qu'il emprunte à un auteur anglais pour appuyer cette remarque, n'est guère probant ; car saint Paul ne parle pas d'autre chose à propos du péché originel que du péché de désobéissance, et de la loi naturelle de la

cun doute, cette appréciation de nos Athéniens ne pèche point par un excès de sympathie pénétrante. Et il se pourrait donc que saint Augustin eût raison quand, dans un des plus beaux chapitres des *Confessions*, mettant en regard ce que les Platoniciens avaient soupçonné de la vérité chrétienne et ce que leurs livres ne peuvent en apprendre, il constate que ce qui est humble, doux et touchant dans le mystère du Christ devait fatalement leur rester caché. Le génie peut deviner la Vérité sublime ; l'amour seul comprend les abaissements de l'Amour. (Cf. *Confessions*, liv. VII, 9.)

L'autre obstacle au succès de saint Paul chez les Athéniens eût été probablement l'extrême susceptibilité de leur caractère raffiné. Mais ce n'était pas davantage du côté de saint Paul que

mort, sous laquelle la perte des privilèges surnaturels fait retomber l'homme.

Assurément, l'interprétation privée est mal à l'aise avec la langue de saint Paul, mais cette langue n'est point du tout celle d'une Apocalypse !

le choc pouvait venir, — qu'on me permette de le dire, pas même du côté de sa personne physique. Le moins délié de ces Grecs pouvait, négligeant les chétives proportions corporelles de l'Apôtre, admirer au moins sa belle tête, où flamboyait le génie et je ne sais quoi de plus divin encore que le génie. « Paul, dit un historien byzantin du XIVe siècle (mais qui affirme avoir puisé les matériaux de son ouvrage dans la Bibliothèque de Sainte-Sophie, où il avait vécu depuis son enfance), Paul était de petite taille et comme ramassé sur lui-même. Un peu voûté et fléchissant, avec l'aspect prématuré de la vieillesse, il avait la peau fine et blanche, la tête chauve, les sourcils arqués, le nez fortement aquilin et noble, une douceur et une grâce extrêmes dans le regard. Sa barbe était épaisse, assez déployée et assez longue, mêlée de poils blancs, comme ses cheveux (1). » Il

(1) Nicéphore Calliste. *Histoire Ecclésiastique*, livre II, ch.

est facile peut-être aujourd'hui, à l'aide de quelques réminiscences de provenance hostile, d'altérer d'un léger coup de plume l'un ou l'autre des traits de cette peinture, mais cela ne suffit point encore à faire de saint Paul un « laid petit Juif ».

D'ailleurs, c'est l'original *parlant* que les Grecs avaient sous les yeux et écoutaient : conçoit-on qu'une parole comme celle du discours d'Athènes ait jailli des lèvres d'un homme, sans que sa physionomie en pût resplendir? On n'eût point refusé la beauté, j'entends une sorte de réelle et grande beauté, au paysan du Danube de notre admirable La Fontaine. Mais l'éloquence de saint Paul n'était point faite seulement de raison et de force, de religion robuste et de sentiment sain et primitif, qui sont les éléments de ce qu'on peut nommer l'éloquence instinctive : elle était encore toute d'à-propos

xxxvii. Voir la déclaration dont je parle, au ch. 1 du Ier livre de son ouvrage.

exquis, de mesure et de retenue latente qui ne contrariait jamais le souffle irrésistible et l'empêchait toujours de s'égarer, — d'essor magnifique et progressif qui abrégeait le plus souvent les circuits pénibles du raisonnement, sans en négliger les étapes nécessaires, — puis de repos prolongé dans quelque grande pensée, qui rappelle les moments où l'aigle plane, — enfin, partout, de tendresse passionnée, suppliante, jalouse, invincible, dont nulle autre éloquence ne donne l'exemple parce que nulle autre ne la comporte. Or, ces qualités souveraines de l'éloquence, qui, dans les épîtres de saint Paul, semblent inconscientes et comme voilées par la rudesse fréquente de la langue et l'absence de construction, apparaissent, au contraire, dans le trop bref discours aux Athéniens, dans une ordonnance et un équilibre qu'on dirait presque étudiés et classiques : à tel point que certains admirateurs moroses de saint Paul ont regretté qu'il eût été, dans cette circonstance, trop

humain et trop Athénien lui-même. Quand cela serait, saint Paul n'eût été que fidèle alors à sa devise de se faire tout à tous. Et pourquoi refuser au grand Apôtre ce sens d'adaptation aux situations morales, qui est le plus grand secret des victoires de la parole, et le don le plus nécessaire au missionnaire apostolique ? Ce serait ne pas s'apercevoir que, lorsque saint Paul répudie énergiquement l'éloquence humaine, il entend d'abord, je le veux bien, ne jamais s'y complaire, n'en point substituer les vains artifices à la vertu surhumaine de l'Évangile et du Crucifix, mais, en outre, je me plais à le croire, il est en cela un peu comme les grands artistes, qui très sincèrement tiennent en médiocre estime l'art dont ils ont le génie, et auraient plutôt la vanité de celui où ils excellent le moins. Quoi qu'il en soit, la parole de saint Paul pouvait revêtir, et précisément revêtait à l'Aréopage les qualités qui la pouvaient faire goûter des Athéniens : de hautes

idées générales, la convenance aux dispositions des auditeurs, l'ordre et la proportion.

De ce chef, les Athéniens de tous les temps auraient mauvaise grâce à la repousser.

Reste la doctrine de saint Paul. Cette doctrine de la Rédemption par la Croix avait-elle vraiment en soi de quoi froisser les nobles exigences des Grecs? Était-ce devant une irréductible contradiction de sa foi avec la plus haute culture humaine, que Paul pouvait se sentir « accablé par la gloire religieuse d'Athènes »? Non, ni la doctrine de l'Apôtre n'exclut ces grands dons naturels où l'homme met sa gloire, ni ces dons eux-mêmes n'ont manqué à saint Paul.

Le culte de la sagesse était certes un culte grec, mais tout n'annonçait-il pas dans Paul un sage, un esprit voué aux choses de l'âme, contemplant tout ce qui existe à travers ces grandes raisons supérieures qui sont la sagesse même, enfin passionné d'une Idée sublime où toutes

ces raisons elles-mêmes convergent, raison suprême de la vie et du monde? Cette sagesse, il est vrai, ne s'égarait point à plaisir dans ses propres investigations; et, quoique dépassant plus qu'aucune autre la sphère des réalités matérielles, ne prétendait point forcer les limites de l'inconnaissable. « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, s'écriait Paul, que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies inexplorables! » (Rom., xi, 33.) Puis surtout cette sagesse s'inclinait devant le Crucifié comme devant un unique Maître : « C'est Jésus qui est devenu notre sagesse » (I Cor., i, 30). A cette école, elle se changeait en une pure et infinie lumière, incommunicable, réservée, non point jalouse et avare d'elle-même comme celle des écoles grecques, — s'épanchant et déjà se reconnaissant en toute âme où le désir de la perfection morale jetait racine. « La Sagesse, nous en parlons entre parfaits, » disait encore Paul (I Cor., ii, 6).

Mais ces caractères nouveaux de la Sagesse enseignée par saint Paul ne l'élevaient-ils point au-dessus de celle de tous les Maîtres d'Athènes? Et si, l'ayant pu connaître, les Athéniens eussent répondu à Paul par le mot de Festus interrompant le discours de Césarée : « Tu divagues, Paul, tes longues études t'ont fait perdre le sens... (1), » c'eût été l'aveu simultané et de la supériorité transcendante de cette Sagesse, et de leur propre frivolité, incapable même d'en tenter l'examen.

La doctrine de Paul ne condamne pas davantage la liberté, si chère aux anciens Grecs. Le caractère de Paul, naturellement intraitable, n'est-il point devenu ensuite le type d'une fierté inconnue aux sages du paganisme, parce que, en lui, elle est une défense à la tendresse de l'homme et à la Vérité de Dieu? Sous sa plume, la liberté devient aussi une incomparable doctrine morale. De même qu'à son principe, la

(1) Chap. xxvi du livre des *Actes*.

vie morale suppose la volonté parfaitement libre, c'est-à-dire dégagée de toutes les influences qui compromettraient la plénitude de sa délibération, ainsi le terme, le fruit, le triomphe de la vie morale est-il en définitive la liberté : parce que, ose dire saint Paul, toute loi cesse de peser, cesse même en quelque sorte d'exister pour la volonté affranchie par le Christ, — c'est l'amour qui est sa seule loi, et l'amour est-il jamais un fardeau (1)?

Ce serait donc, disons-le en passant, rabaisser étrangement l'enseignement de Paul, que de ne voir en lui que l'abrogateur des observances légales, surtout de voir en lui l'abrogateur des observances chères au Christianisme catholique. Ce ne serait pas seulement appliquer sans aucun droit les invectives de Paul contre les bizarreries ascétiques des gnostiques et des judaïsants à des pratiques qui traduisent l'esprit évangélique le moins suspect : ce serait

(1) « Lex justo non est posita » (I Tim., I, 9).

faire guerroyer saint Paul comme un partisan et un sectaire du XVI^e^ siècle. En vérité, son idée de la liberté chrétienne planait plus haut que cela.

Le sentiment général d'humanité, qui nous fait intimement sentir notre solidarité avec tous nos semblables, fut-il, au même degré que celui de la liberté, une vertu athénienne? Je ne sais si les Grecs en faisaient, aussi expressément que nous aujourd'hui, un élément de la haute culture humaine, bien que leurs poètes aient laissé du malheur et de la pitié une image et une expression immortelles. La doctrine de saint Paul, en transposant dans un ordre supérieur le motif de la bonté et de la pitié envers les hommes, ne délaisse-t-elle point le sentiment général d'humanité proprement dit?

« Je pourrais montrer, dit le cardinal Newman, comment il n'est pas un seul de ces sentiments affinés et délicats qui sont le produit

des civilisations très avancées, pas une seule des qualités qui font l'ornement de la vie et où se complaisent les esprits élevés, dont saint Paul ne soit le modèle ; et cela, parmi tout cet ensemble de dons surnaturels, qui sont l'apanage commun des apôtres et des saints. Saint Paul, qui est le prédicateur spécial de la grâce divine, est aussi l'ami spécial et intime de la nature humaine. Lui, qui nous révèle les mystères des souverains décrets de Dieu, montre en même temps le plus tendre intérêt pour les âmes individuelles... Il aimait ses frères, non pas seulement « pour Jésus », mais pour eux aussi. Il vivait en eux, il souffrait pour eux et avec eux; il était anxieux à leur sujet, les secourait et se tournait aussi vers eux pour y trouver un réconfort. — Son âme était comme un instrument de musique, une harpe, un violon dont les cordes vibrent, sans être touchées, à toutes les notes qui s'échappent d'autres instruments. Toujours conforme à son propre pré-

cepte « de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie et pleurer avec ceux qui pleurent », il était le moins pédant des Maîtres, le plus déférent et le plus aimable des directeurs... Cette fidèle affection pour ses frères, cet ardent mais non aveugle amour se montre dans tout ce qu'il écrit... Dans la plénitude de son union avec le Dieu Éternel et Infini, il est encore impatient de revoir les traits familiers de ses amis... Près de donner sa vie pour le Christ, il a le temps de penser à eux, à ceux qui étaient proche, comme à ceux qui étaient loin, comme à ceux mêmes qui l'avaient abandonné (1)...

J'ajouterai, à l'appui de ces remarques de l'illustre écrivain, que souvent l'humanité et la tendresse de saint Paul s'échappent de son cœur dans une forme d'une fraîcheur ravissante : « Je me suis réjoui de voir refleurir enfin pour moi votre affection » (Phil., IV).

(1) Discours sur le *Don de sympathie en saint Paul* (Sermons preached on various occasions).

Ou bien, c'est cette sorte de finesse spontanée et suprême, à la fois émue et enjouée, hardie et sûre d'elle-même, qui est propre aux âmes profondément aimantes : « Peut-être, dit-il à Philémon, en lui renvoyant son esclave fugitif, s'est-il enfui de toi pour un moment afin de t'être rendu pour toujours, et non plus comme esclave. Au lieu d'un esclave, c'est un frère très cher, oui, très cher à moi d'abord, et combien plus à toi !... S'il t'a fait quelque tort, s'il te doit quelque chose, passe-le à mon compte. Moi Paul qui t'écris, je te rendrai tout, sans te rappeler d'ailleurs que tu es mon débiteur, et débiteur de tout toi-même... » C'est encore un sentiment d'intérêt si vivant et si réel, qu'il s'approprie les besoins mêmes d'un autre âge de la vie ou d'une autre condition : « Ne provoquez point chez vos fils, écrit-il plusieurs fois, le ressentiment ou l'impatience. » C'est enfin une simplicité dans l'affection et la sympathie, qui peut surpren-

dre ceux qui ne sont pas familiers avec les Épîtres, et qui apparaît avec tout son charme dans les salutations finales. « Saluez Rufus, qui s'est distingué dans le Seigneur, et sa mère, qui est aussi ma mère », (Rom. xvi).

L'Évangile de Paul et la doctrine de la Croix ne contenaient même rien qui pût heurter le sens esthétique des Grecs. L'on m'attend peut-être ici pour me demander de bonnes preuves : eh bien, dès les premières paroles du discours aux Athéniens, saint Paul ne témoigne-t-il pas qu'il n'a point dédaigné d'observer les monuments d'Athènes? Sans doute, c'est pour y relever l'inscription *au Dieu Inconnu*, et cela montre que, si sa pensée ne se détache point des préoccupations de sa grande foi dévorante, cependant son regard, loin d'être « tout à coup frappé d'éblouissement », reste calme et ferme. Or, à un tel regard il ne faut point de longues heures de rêverie pour que se fasse la perception exacte du caractère suréminent et dis-

tinctif de l'art athénien. En effet, la beauté qui fait l'objet de l'art athénien, c'est la beauté plutôt *linéaire*, celle qui traduit la forme essentielle et l'ordre des choses plutôt que les mouvements et les passions variables de leur vie. Cela est vrai, qu'on veuille bien le remarquer, même dans les arts de représentation, chez les Grecs : la forme y est toujours supérieure à l'expression. Et c'est en quoi se résument, je pense, tous les débats sur les mérites respectifs de l'art antique et de l'art chrétien : le christianisme, religion de lutte, d'espérance et d'amour, inspire surtout l'expression; le paganisme, religion de repos dans les perfections de la nature, inspire surtout la forme. Ainsi, la beauté linéaire est davantage d'essence philosophique, et la beauté d'expression relève de l'ordre moral.

Mais l'esprit éminemment généralisateur et le génie métaphysique de saint Paul n'avaient-ils pas alors une véritable affinité avec la

beauté linéaire, comme son âme pouvait en avoir également avec la beauté d'expression ? Pardonnons-lui donc de ne s'être point attardé devant les cavaliers de Phidias, et l'incomparable groupe du fronton oriental du Parthénon, comme nous le faisons aujourd'hui, dans la salle d'Elgin, à Londres ! Sa mission n'était point de prêcher le culte de la beauté : que serait devenue la poésie, à qui Dieu réserve de la chanter et de la peindre? Le coup d'œil de l'Apôtre dut être plus prompt et plus juste que l'imagination de ceux qui vont de nos jours faire leur prière sur l'Acropole. Qu'importe si, en fait, l'antinomie persiste entre la *beauté linéaire* de l'architecture et de la statuaire antiques et la *beauté expressive* de nos ogives et de nos nefs romanes, de nos têtes de vierges et de nos faces de Christ? L'une et l'autre s'harmonisent dans l'idée éternelle de Dieu, et l'Idée Éternelle de Dieu c'est le Verbe fait chair que prêchait saint Paul.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1

CHAPITRE PREMIER

Tableau biographique

§ I. — Les origines 15
§ II. — L'apostolat et la mort 24

CHAPITRE II

La personne de saint Paul

§ I. — Le génie religieux d'Israël personnifié en Saul 43
§ II. — Le génie de l'apostolat chrétien personnifié en saint Paul 69

CHAPITRE III

Le témoignage de la parole

§ I. — Valeur du témoignage de saint Paul ... 85
§ II. — Saint Paul et la divinité de Jésus-Christ .. 94
§ III. — Saint Paul et l'idée de l'autorité dans l'Eglise 118

CHAPITRE IV

Le témoignage de l'amour

§ I. — Le désir de Dieu dans l'âme humaine.. 133
§ II. — Le désir de Dieu dans l'âme de saint Paul..... 146
§ III. — La réponse de Dieu au désir de l'âme humaine d'après saint Paul..... 162

Épilogue..... 195

ERRATA

Page 29, 2e ligne, lire *déférence* au lieu de *défiance*.

Page 30, première note, lire la *Galatie improprement dite*, au lieu de *proprement dite*.

248. 159. 2.
C42
Clerissac, P.-H., O.P.
AUTHOR
De Saint Paul a Jesus-Christ
TITLE